



NOS VIES AUX FAUVETTES

Patrick Zachmann
Édouard Zambeaux



Toit et Joie – Poste Habitat

NOS VIES
AUX FAUVETTES

NOS VIES AUX FAUVETTES

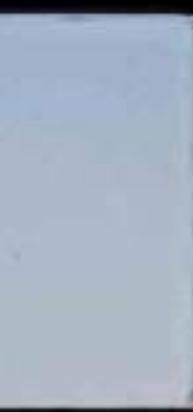
Toit et Joie – Poste Habitat

photographie Patrick Zachmann

direction éditoriale Édouard Zambeaux

Paul Ricaud











POUSSER LA GRILLE DU 105 RUE DE BICÊTRE

Édouard Zambeaux

Pousser la grille du 105 rue de Bicêtre, à L'Haÿ-les-Roses, c'est à première vue faire une incursion dans une autre époque. Celle où l'on pouvait consacrer la majorité des espaces verts au stationnement des voitures, au pied d'une barre rectiligne qui suit la trace de ce qui fut un chemin de grue. On ne serait même pas étonné d'y voir, oubliées sous les tilleuls, des 4L, voire des Juva 4, tant ici le temps semble alanguir.

Pousser la grille du 105 rue de Bicêtre, c'est avoir la chance de croiser Roland Dupuy en train de faire méthodiquement, à 90 ans passés, le tour de l'immeuble, appuyé sur son déambulateur. C'est rencontrer la gouaille de Brigitte et son cœur ouvert à tous ; ou la bonne humeur et les histoires de Martine. C'est entendre M. Romet, chiffon en main, râler contre les tilleuls qui « dégueulassent » sa voiture, avant de le voir s'adoucir et d'engager la conversation. Tous sont les anciens de l'immeuble, ses piliers aussi. Ils ne quittent pas beaucoup la « cité » des Fauvettes. Beaucoup d'entre eux ont cependant déménagé récemment. Pas loin, ils n'ont même pas changé d'adresse. Ils ont simplement glissé d'une ou deux cages d'escalier. Pour faire place nette et libérer la moitié de la barre, qui a déjà commencé à disparaître... En attendant la suite.

Pour croiser les infirmières qui prennent leur service aux aurores, rencontrer les enseignantes, regarder les enfants jouer ou les ados traîner dehors, il faut ajuster ses horaires. Car il y a deux vies qui se juxtaposent dans ce bâtiment construit à l'aube des années 1960 pour accueillir les postiers affectés en région parisienne. D'un côté l'univers des retraités, bien souvent de la Poste, arrivés dans ces murs il y a plusieurs décennies, et de l'autre celui des jeunes actifs et des familles.

Mais tout ce monde se retrouve autour des interrogations, voire des inquiétudes, que fait naître la perspective de la démolition-reconstruction des Fauvettes.

Lorsque nous poussons la porte du 105, cela fait des années que le projet plane au-dessus de la centaine d'habitants restés sur place. D'autres sont partis, relogés ailleurs par le bailleur, mais tous ceux qui sont encore là scrutent les signes et attendent des informations sur le déroulement de l'opération qui verra, en quelques années et en deux phases, leur barre longue de cent mètres et ses quatre-vingt-six appartements finir en poussière. Une surprise de taille, car la « culture maison » chez Toit et Joie–Poste Habitat n'est pas à la démolition mais plutôt à la réhabilitation. Pourtant, dans ce cas particulier, « même en investissant plusieurs dizaines de milliers d'euros par logement il était impossible de guérir ce bâtiment de piètre facture de ses pathologies profondes, notamment dans le domaine de l'isolation phonique et énergétique », précise le bailleur. En conséquence, la décision douloureuse de faire disparaître la plus ancienne de ses résidences, l'historique immeuble de L'Haÿ-les-Roses, s'est imposée. À l'issue d'un concours d'architecture, il a été défini que sept bâtiments seront construits à la place de la barre. Le projet doublera presque le nombre de logements et en diversifiera les occupants. Une résidence étudiante, un immeuble pour les accédants à la propriété, des appartements adaptés aux très nombreux seniors seront bâtis au 105 rue de Bicêtre... Une révolution sur un seul et même site. Et, pendant les travaux, un marathon dans le bruit et la poussière.

Chacun des habitants tente de se projeter au-delà de ces quelques années tumultueuses. Pour certains, c'est le rêve de l'accession à la propriété qui se fait jour. Pour d'autres, la crainte de voir les loyers augmenter malgré les engagements du bailleur de les maintenir inchangés pour une même surface.



C'est donc sur cette scène un peu chahutée que le photographe Patrick Zachmann et l'équipe de la Zone d'Expression Prioritaire ont fait leur entrée, à la demande de la direction de la Culture de Toit et Joie–Poste Habitat. La mission était claire, minimale et libre: travailler sur un livre qui offrirait un écrin aux mémoires qui se sont déposées à l'abri de ces murs. Aucune autre contrainte, ni de fond ni de forme, et surtout pas la demande de repeindre quoi que ce soit en rose... même pâle. « Nous ne voulons pas ensevelir les souvenirs qui s'y sont construits sous les débris de cet immeuble » a été la seule ligne de conduite fixée par Michèle Attar, à l'époque directrice générale de Toit et Joie–Poste Habitat.

Forts de ces intentions, nous avons rencontré les habitants pour proposer à ceux qui le souhaitaient de participer à l'entreprise. Une quinzaine d'entre eux ont décidé d'ouvrir à Patrick leur intérieur, leur intimité et leur quotidien; autant ont accepté de feuilleter en notre compagnie les années passées aux Fauvettes pour en extraire un moment qui avait du sens pour eux. Ensemble, nous avons élaboré les récits qui nourrissent ce livre.

Et c'est ainsi qu'en compagnie des plus anciens nous avons revécu ce que signifiait l'accession à un logement du parc social dans les années 1960, rejoué aux jeux d'enfants passés de mode, fréquenté l'école publique voisine, retrouvé une quittance de loyer datant des premières années des Fauvettes. Avec tous, nous avons retraversé des événements heureux ou des périodes chaotiques au fil des décennies qui nous séparent de la construction de l'immeuble. Certains occupants d'aujourd'hui l'auront même vu sortir de terre avant d'assister, demain, à sa démolition.



Lorsqu'en 1957 la résidence des Fauvettes de L'Haÿ-les-Roses accueille ses premiers locataires, la France signe le traité de Rome, Jacques Anquetil remporte sa première victoire dans le tour de France et Albert Camus obtient le prix Nobel de littérature. Une autre époque. Un autre siècle. La commune du Sud francilien compte alors à peine plus de 10 000 habitants, mais le plateau du Longboyau voit fleurir les cités ouvrières, principalement dédiées à loger les employés des Postes, télégraphes et téléphones (puis des Postes et télécommunications à partir de 1959). Les Fauvettes est l'une d'elles. Un « immeuble de postiers ».

Sur le territoire de la commune, il y a encore des pépinières et « la campagne commence au coin de la rue ». L'aéroport d'Orly est en train de sortir de terre et le marché de Rungis n'existe pas.

Soixante-cinq ans plus tard, l'environnement est transformé, suivant les évolutions du siècle. Avec l'arrivée du métro du Grand Paris Express, la ville, banlieue ouvrière et populaire, a vu sa sociologie changer et sa population presque multipliée par trois. Dans deux ans, le quartier sera à 15 minutes de la gare de Lyon en empruntant la nouvelle ligne 14 du métro. L'aéroport d'Orly sera au bout de cette même ligne. La pression immobilière se fait sentir. La population évolue et les commerçants qui animent le marché

également. Les habitants des Fauvettes le regrettent: «les prix montent.» Dans ce contexte, la résidence des Fauvettes affiche sa stabilité. Le projet réaffirme sa vocation sociale et s'attache à ne pas reléguer les locataires loin d'une centralité que l'arrivée du métro rendra plus accessible. Les habitants des Fauvettes pourront rester dans un quartier qui verra pourtant entre 2022 et 2024 la part des logements sociaux passer de trois quarts à un quart.

Avec l'inauguration de la gare Chevilly Trois-Communes dans le cadre d'un projet d'aménagement sur 5 hectares, la cité voisine des Dahlia a été profondément restructurée et le secteur se transforme, faisant la part belle à la promotion privée. Les programmes d'accession à la propriété se multiplient alentour. L'arrivée de cette gare apportera donc son lot de bouleversements humains et urbains. Mais dans un environnement social en pleine mutation, l'opération des Fauvettes peut être un pôle de stabilité, tant par sa mission de loger les plus modestes que par sa population restée fidèle à cette adresse.

Les employés de la Poste y sont encore nombreux, qu'ils soient retraités ou toujours en activité. Il flotte un parfum de Poste, voire de PTT, sur les souvenirs qui s'y échangent.



Pour Patrick Zachmann et l'équipe de la Zone d'Expression Prioritaire, s'installer aux Fauvettes c'était ouvrir les fenêtres d'un immeuble de logement social vers un territoire de la grande métropole parisienne en pleine mutation.

Fureter au 105, c'était tenter de mettre en lumière les destins et les parcours de ces femmes et de ces hommes qualifiés récemment d'employés de première ou seconde ligne.

Imaginer l'avenir de ce bâtiment, c'est se projeter à une micro-échelle sur la construction du Grand Paris. Ainsi, en regardant par leur fenêtre, les participants nous ont éclairés sur le projet métropolitain.

Nous tenons donc à remercier tous les habitants qui nous ont accordé leur confiance au cours de ce projet et nous leur adressons tous nos vœux de patience pour affronter le temps du chantier.

Une chose est sûre. Lorsque les travaux seront terminés, les voitures garées ne feront plus l'horizon des locataires. Signe des temps et du changement d'époque, le parking sera souterrain et le métro au coin de la rue.

M. Romet n'aura plus à maugréer en polissant sa carrosserie salie par les tilleuls qu'il a vu grandir au cours des soixante-deux années déjà vécues au 105.

Une autre histoire s'ouvre pour les Fauvettes.

Nous espérons que ce livre sera une modeste madeleine. Celle, cuisinée par les habitants eux-mêmes, d'une époque qui se referme aujourd'hui.











Patrick Thomas

Une enfance au 105, rue de Bicêtre.

Nous vivions, mes parents, mon frère de 3 ans mon aîné et moi, dans une petite maison sans confort au fond d'une impasse dans un village de campagne. À cette époque, on entendait résonner au loin le marteau retombant lourdement sur l'enclume du maréchal-ferrant. C'était à la fin des années 1950.

Maman était femme au foyer et papa, facteur en province récemment muté au bureau des Postes et Télécommunications de Sceaux, revenait à la maison en moto quelques week-ends par mois.

En 1960, il s'est vu attribuer un logement proche de son affectation et en décembre de la même année, nous sommes venus nous installer au 105, rue de Bicêtre, escalier H, dans l'appartement n°79 où notre mobilier nous avait précédés. J'avais 7 ans. La rue de Bicêtre est devenue la rue des Fauvettes en 1968 et l'escalier H s'est transformé en n°16.

Avant la construction, la rue des Coquelicots, côté loggias, n'existe pas. Un chemin non carrossable qui menait à la rue de Bicêtre faisait la jonction entre la rue des Cyclamens et la rue des Acacias pour former ce que les habitants du quartier appelaient le fer à cheval.

L'emménagement dans cet appartement fut le début d'une nouvelle vie. Que de changements pour nous qui n'avions connu que l'eau du puits à chauffer sur une cuisinière à bois pour faire la vaisselle ou se laver, une unique pièce à vivre qui faisait office de cuisine et de salle à manger, un cagibi non chauffé pour salle de bain avec cuvette et bassine en tôle galvanisée en guise de lavabo, les w.c. dans la cabane au fond du jardin et le réseau électrique en 110 volts. C'était un accès au confort moderne (eau courante chaude et froide, chauffage

central, équipements sanitaires...) avec en prime l'usage de vide-ordures installés sur les paliers.

En termes de confort et de « technologie » balbutiante, chaque escalier disposait à l'extérieur d'une platine servant à sonner les occupants des appartements. La communication s'établissait entre le visiteur sur le trottoir et la personne visitée... par la fenêtre. Au final, il fallait descendre au rez-de-chaussée pour ouvrir la porte d'accès fermée à clef et faire entrer le visiteur. Ce n'était pas encore la visioconférence !

Un autre élément de confort appréciable à l'époque était l'existence d'un taxiphone urbain à pièces, dont on voit encore la cabine au bout du bâtiment, côté rue de Bicêtre.

Le téléphone tout comme la première télévision à pièces ont fait une entrée tardive dans notre foyer. J'allais souvent chez les voisins du 4^e droite pour voir *L'Homme du xx^e siècle* présenté par Pierre Sabbagh. La première chaîne de l'ORTF diffusait en 1965 *Belphegor ou le Fantôme du Louvre*. Cette série m'a marqué à jamais, c'était la première « qui faisait peur » à la télévision.

Pour compenser l'absence de télévision, nos parents nous emmenaient régulièrement au cinéma Les Tournelles à L'Haÿ, au Régina de Bourg-La-Reine, dont le père d'Alain Delon était directeur, ou encore au Trianon à Sceaux.

Les trajets s'effectuaient à pied, car l'arrivée de la voiture fut elle aussi tardive, notre père ayant passé son permis de conduire à 38 ans en 1965.

Outre le cinéma nous allions souvent, à pied bien entendu, nous promener sur le plateau francilien, dit de Longboyau, une grande zone maraîchère qui deviendra en

1961 le dantesque chantier de construction du MIN de Rungis, ou sur les hauteurs de Thiais qui deviendront le centre commercial Belle-Épine en 1971, ou encore à Orly où « sur l'aéroport on voit s'envoler des avions du monde entier », comme le chantait si bien Gilbert Bécaud.

Nos balades nous menaient également, tout endimanchés, jusqu'au centre de Paris avec retour par le bus depuis la Porte d'Italie lorsque nous n'étions plus capables de mettre un pied devant l'autre.

En janvier 1961, j'ai fait mon entrée en CE1 à l'école primaire du Jardin Parisien. Je me retrouvais dans une classe de 35 élèves du même niveau versus la classe unique de la petite école mixte d'où je venais, qui regroupait tous les élèves de la petite section au CM2.

Pour nous rendre à l'école, nous n'avions pas d'autre choix que d'emprunter un petit chemin appelé le « sentier », tracé entre une clôture en châtaignier et le muret d'un pavillon, qui démarrait sur la pelouse à proximité de l'escalier H. Il débouchait rue des Dahlias, au n°63. Aux heures d'affluence rythmées par les horaires scolaires, nous circulions à allure réduite sur deux files permettant tout juste aux poussettes de se croiser.

Ce sentier a depuis cédé sa place à un autre chemin qui s'ouvre sur la rue des Marguerites.

Le passage dans cette école fut l'un de mes meilleurs souvenirs scolaires, malgré une année de CE2 chaotique et un directeur qui distribuait aussi bien les gifles que les récompenses lors de l'annonce des résultats mensuels. Je me souviens de la cour de récréation séparée en deux. Des parties de billes au trou, d'osselets ou de gendarmes

et voleurs chez les garçons; du côté des filles c'était le jeu de l'élastique, la corde à sauter ou la marelle qui étaient d'usage. J'ai toujours en tête le tintement de la clochette du marchand de glaces qui s'installait avec son triporteur multicolore à la sortie de l'école dès l'arrivée de la belle saison.

Maman ayant rejoint les effectifs de la crèche rue Ferrer, je restai le soir en classe d'étude surveillée pour faire mes devoirs et je me souviens avec nostalgie de ces moments où le maître, un passionné de théâtre, nous passait en fond sonore les chansons de Barbara.

La résidence était notre lieu de vie et celle-ci, bien que non fermée, formait un périmètre que nous ne franchissions pas sauf pour nous rendre à l'école.

À cette époque, nous les enfants, répartis en trois catégories – les tous petits, les petits et les grands –, étions nombreux. J'appartenais à la catégorie des petits et les relations avec les grands étaient parfois un peu compliquées.

Dans notre escalier, on dénombrait une vingtaine d'enfants appartenant aux trois catégories. Ils se prénommaient André, Annette, Catherine, Cécile, Christine, Colette, Daniel, Didier, Étienne, Françoise, Janine, Laurent, Luc, Manuelle, Michèle, Nicole, Patrick, Richard, Suzanne.

J'estime à au moins 120 le nombre d'enfants pour l'ensemble de la résidence.

Pour nous les petits, les pelouses, interdites, étaient nos terrains de jeux favoris malgré la surveillance et les réprimandes du gardien. Les caves et les cages d'escaliers constituaient de belles planques pour les parties de cache-cache et la route un grand espace dédié aux vélos, voitures à pédales, patins à roulettes, marelles et autres jeux de l'époque, en partage avec

les automobilistes. Que de vitres de portes d'escaliers brisées, mais jamais de blessés !

À partir du mois de juin, nos parents nous autorisaient à jouer dehors après dîner. Après un repas rapidement avalé nous avions hâte de nous retrouver autour d'un jeu de la chandelle, d'un colin-maillard ou d'une balle aux prisonniers malgré la prolifération des hannetons, insectes maladroits ayant élu domicile dans les acacias, qui s'accrochaient à nos cheveux.

À cette époque les hivers étaient rigoureux. Les jeux d'été cédaient la place aux batailles de boules de neige, à la confection de bonhommes de neige et au patinage, comme en 1963 sur l'épaisse couche de glace qui a recouvert la rue des Coquelicots pendant plusieurs semaines.

J'entends encore le crissement des chausures sur la neige dans le silence de la nuit sur le chemin de la messe de minuit à la chapelle rue de l'Allier.

Les grands exerçaient leurs talents à la construction de caisses à savons équipées de gros roulements à billes en guise de roues et d'un tasseau pivotant manœuvré avec les pieds pour système de direction. Les pilotes de ces drôles d'engins s'affrontaient dans des courses autour du parking. Plus tard des kartings beaucoup moins inoffensifs utilisant des moteurs de scooter ont vu le jour. La pratique de ce sport fut éphémère en raison sa dangerosité et de l'exaspération des résidents.

Le porche aujourd'hui transformé en loge de gardiennage était le lieu de rassemblement des grands qui avaient d'autres sujets de préoccupation et de discussion: la mécanique, les mobylettes, les motos, les voitures, les chanteurs en vogue, car ils

écoutaient l'émission *Salut les Copains* de Daniel Filipacchi et achetaient le magazine du même nom, avec la mascotte Chouchou. Les filles avec lesquelles ils organisaient des surprises-parties étaient également au cœur des discussions.

Les sous-sols leur tenaient lieu de garage pour réparer les mobylettes puis les motos et plus tard les parkings pour réparer les voitures au grand dam du gardien de l'époque, Monsieur D., qui les surveillait de près. Il faut dire qu'il avait fort à faire avec toute cette jeunesse pour faire respecter le règlement, allant jusqu'à donner la chasse, fourche en main, à des mômes du quartier, copains des plus grands.

Les années passant, nous les petits avons grandi et trouvé d'autres aires de jeux en dehors de notre périmètre protégé, car il subsistait quelques terrains à l'abandon. Je revois l'espace situé à l'angle de la rue des Coquelicots et des Acacias, le jardin en friche à l'angle de la rue des Coquelicots et des Cyclamens, le terrain vague à l'angle de la rue de Bicêtre et de la rue de l'Allier dont une partie était dédiée à des jardins familiaux pour la plupart loués par les résidents PTT. Ces nouveaux espaces en raison de l'existence d'arbres, cabanes et autres cachettes nous offraient des possibilités de jeux de garçons plus « virils », mais rendus plus dangereux par l'utilisation d'arcs, de lance-pierres, de pistolets à plomb ou de pistolets à bouchon détonnant.

Le temps défilait et les immeubles poussaient autour de nous, la résidence des Acacias où nous allions voir des démonstrations de moto-cross sur les buttes de terre provenant des fondations, les bâtiments allée de la Plaine et le centre commercial FAMIPRIX rue de Bicêtre.

Je me rappelle avoir assisté à l'inauguration du magasin dans les années 1963-1965, événement important auquel ont pris part la chanteuse Tiny Yong et le chanteur Monty. Ce centre commercial fut une aubaine pour nous, car source de revenus. Le vin acheté à la tireuse était contenu dans des bouteilles de verre à étoiles consignées. Le produit des consignes des bouteilles vides nous servait à acheter des « bonbecs » à l'épicerie buvette, reconnaissable à son imposant marronnier qui tenait lieu d'enseigne. Son propriétaire Monsieur A. tout aussi imposant que le marronnier avec son béret vissé sur la tête et son grand tablier tombant sur les chevilles nous vendait Carambars, Mistral gagnants dans leurs paquets verts dont on aspirait la poudre acidulée avec une « paille » en réglisse, Car-en-sacs, et Coco Boer contenus dans des petites boîte en fer-blanc laquées de couleurs vives et variées. On y trouvait également le caramel gagnant à un franc ou plus exactement à un centime après le passage aux nouveaux francs en 1960. De forme carrée, emballé d'un papier de couleur avec la pièce d'un franc imprimée dessus. Il a fait le bonheur de plusieurs générations de gourmands.

Je n'oublie pas non plus les roudoudous, ces coquillages remplis d'un bonbon à la saveur citron, fraise, orange, qui « nous coupaient les lèvres et nous niquaient les dents », comme le chante Renaud dans *Mistral Gagnant*.

En 1965, promotion sociale, c'est l'entrée en 6^e. J'accède à un système où je dois être responsable. C'est une autre vie, d'autres copains, l'apprentissage de nouvelles matières dont les langues étrangères. L'insouciance fait place peu à peu à quelque chose de nouveau appelé préoccupations. Fini de jouer, il faut penser orientation,

avenir. Je connaîtrai mai 68 avec ses grèves et ses manifs, puis l'entrée au lycée la même année. Je bascule dans un monde de libertés... et m'engage un peu plus chaque jour vers mon avenir professionnel: bac, études supérieures, stages...

Et pendant ce temps rue des Fauvettes, parmi les plus âgés certains sont entrés rapidement dans la vie active, d'autres poursuivent des études longues.

Nous aussi, les petits devenus grands, suivrons des chemins similaires.

Dans la catégorie adulte, quelques personnages de l'escalier ont marqué l'époque, tels que le couple de retraités du 4^e gauche sans enfant, qui ne supportait pas le bruit et Monsieur M. du 3^e, mon parrain de confirmation qui jouait du piano le soir après le travail.

Cette résidence a toujours fait partie de ma vie de près ou de loin. J'en ai connu toutes les métamorphoses. J'en connaîtrai probablement la lente disparition et je ne peux m'empêcher d'établir un parallèle avec le parcours de vie du dernier de mes parents, disparu cette année après 62 années de séjour en ces lieux.

À 68 ans, si on me demande une définition du bonheur, je répondrai que c'est par exemple d'avoir eu 10 ans au 105, rue de Bicêtre au mitan des années 1960.

Patrick Thomas





Chrystel Doyard & son fils Kéo

Le 27 avril 2022.

Je fais des photos chez Chrystel Doyard et son fils Kéo. Il va avoir 18 ans dans quelques jours et s'apprête à voter aux législatives pour la première fois. Il est très motivé.

Dans sa chambre, Bob Marley au mur, ce qui n'est pas pour me déplaire vu que je suis fan de reggae ! Je remarque ses bagues aux doigts. Sportif: foot, volley, boxe avec des copains, jogging... « Un esprit sain dans un corps sain », me dit-il.

Kéo est interne dans un lycée à Saint-Cyr. Il voudrait travailler dans la diplomatie. J'aime bien le rapport qu'il a avec sa mère. Je sens beaucoup de complicité entre eux.

Chrystel est institutrice à Bagneux et aime son travail. Elle fait de la peinture.

Elle se sent gênée d'être prise en photo, mais petit à petit, grâce aussi à Kéo qui lui est très à l'aise, l'atmosphère se détend. Au début, comme parfois dans d'autres familles, je suis également gêné, ne sachant pas par quoi commencer ni où me mettre, car les espaces ne sont pas grands. Dans la plupart des cas, j'installe mon éclairage, ce qui permet un temps de transition où le dialogue s'installe, un échange s'opère. Je peux ensuite commencer les prises de vue.

Chez Chrystel, c'était très sympa (les mots de Chrystel). On a parlé un peu des élections. Je me suis senti proche d'eux, j'ai apprécié la qualité humaine de cette rencontre.

Comme pour les autres résidents, j'ai promis un tirage signé de leur choix et je leur ai envoyé une large sélection de photos d'eux. Sans retour de la part de Chrystel ou de son fils, je suis un peu inquiet. Peut-être n'aiment-ils pas les photos ?

Je leur envoie un sms. Chrystel se confond en excuses, m'écrivant qu'ils ont au

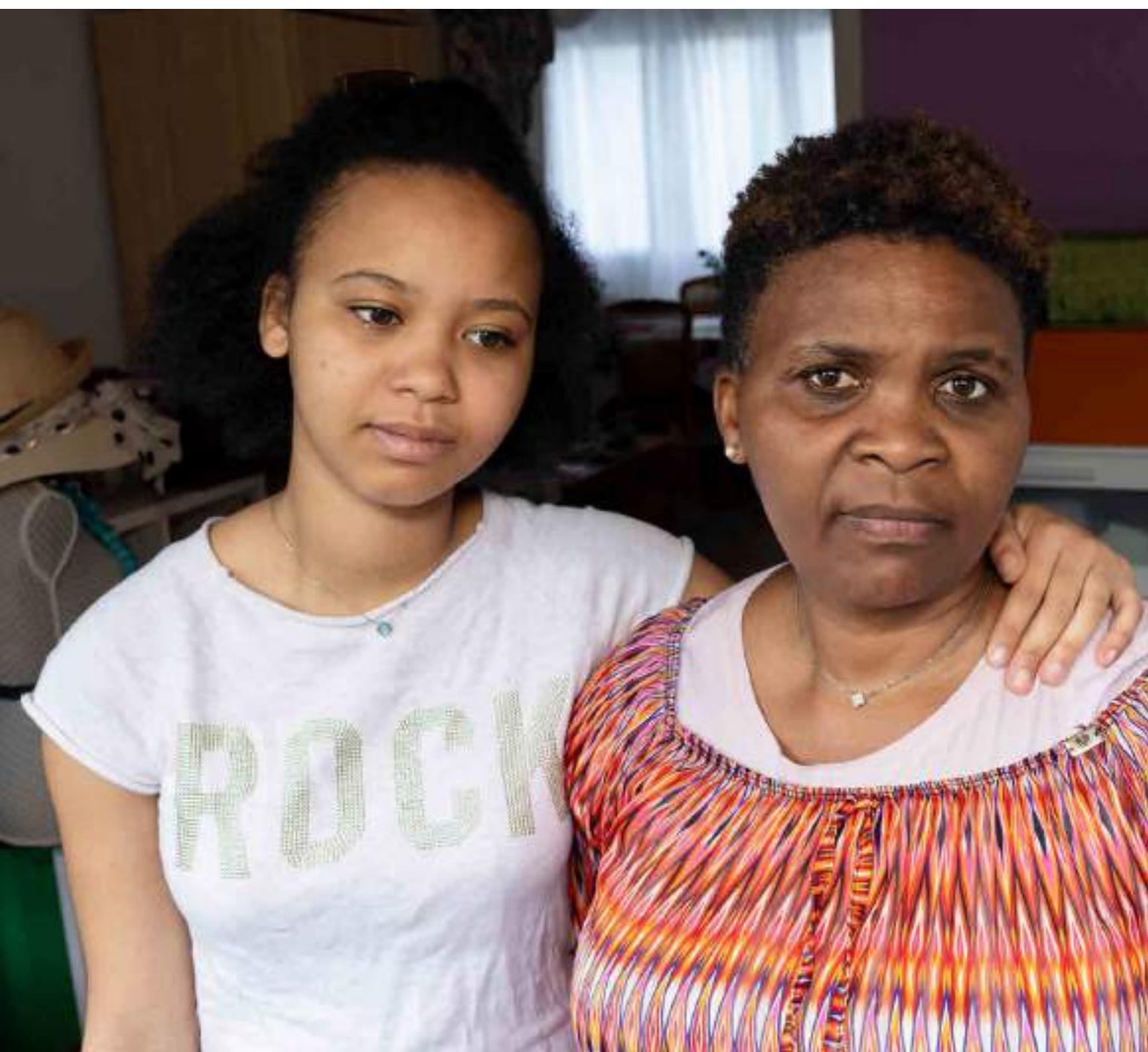
contraire beaucoup aimé mes photos, mais qu'ils n'arrivent pas à se décider sur celle qu'ils préfèrent. Je suis rassuré. On ne sait jamais la réaction des personnes photographiées. Certaines n'aiment pas se voir en photo. Ou du moins ne se voient-elles pas comme l'image que leur renvoie le regard d'un photographe, forcément subjectif.

Je suis toujours heureux lorsque mes images plaisent aux gens que j'ai photographiés.

Patrick Zachmann









Lucie Mabom

Des gens plus riches vont s'installer.

On a eu de la chance de se retrouver ici, quand on regarde les autres tours. Ici, c'est cocooning, ça fait un peu privé. Tout le monde se connaît, ceux qui aiment dire bonjour disent bonjour. Il y avait beaucoup plus de personnes âgées quand on est arrivées. Beaucoup sont décédées depuis. Il y a des HLM où c'est beaucoup plus populaire. Ici c'est juste une seule barre d'immeuble avec un nombre bien fixe de personnes qui habitent. C'est pour ça que ça ne fait pas HLM. Ça ne veut pas dire non plus qu'on est dans le luxe : ça reste un HLM, mais ça nous suffit.

Je suis fonctionnaire territoriale depuis toujours. Enfin depuis que je suis arrivée à L'Haÿ. C'était en novembre 2003. J'avais fait une demande de logement dès mon arrivée. Si je ne me bougeais pas, on allait devoir rester à deux dans un studio. C'était beaucoup trop petit pour vivre avec une enfant en bas âge. Quand je suis allée à la mairie renouveler ma demande, l'adjointe chargée du logement m'a dit qu'elle ferait tout pour me trouver un trois-pièces. Elle a expliqué ma situation en commission pour que Toit et Joie m'accorde le logement. J'ai eu de la chance, elle aurait pu aussi ne rien faire. On m'avait prévenue qu'on ne donnait pas de logement aux gens, certains attendaient leur réponse depuis 5, 10 ans... Alors j'ai mis le paquet ! D'autant plus que je travaillais. Je venais de sortir de l'école, et direct après, j'avais trouvé un emploi.

Maintenant, avec la nouvelle résidence, on a peur que les loyers augmentent. Même s'ils nous disent que non, on sait que ce n'est pas vrai. Ils ont déjà un peu augmenté ces dernières années, de 5, 10 euros à chaque fois. Aujourd'hui on s'attend à payer des centaines d'euros plus cher... Il y aura un ascenseur, des parties communes, un petit

jardin dans la résidence... tout ça va faire augmenter nos loyers. On n'est pas bêtes, on voit d'ici le métro qui va arriver en 2024.

Les gens de Toit et Joie nous ont pas mal poussés à partir. Ils disent aux gens : « Si vous voulez partir, on vous trouve un logement où vous voulez. » Quand ils entendent ça, ils disent oui tout de suite. Pas mal de gens sont déjà partis parce que Toit et Joie leur a retourné la tête et ils ont cédé. Dans les nouveaux apparts, on sait que ce seront des familles différentes avec plus d'argent. À partir du moment où c'est tout neuf, les gens qui ont les moyens vont tout faire pour habiter ici. Ce ne sera plus pareil, ce seront des gens qui peuvent se payer des loyers dans le privé. Même s'ils ne vont pas dans les HLM d'habitude, ils auront l'opportunité d'habiter à deux pas du métro, dans une ville toute calme, à quelques minutes de Paris. Mais ils paieront bien plus cher que nous. Et même si ça devient plus cher, on devrait rester. Là, je peux aller travailler à pied, et ma fille va étudier facilement en bus.

Lucie Mabom, 44 ans, salariée







Janine Revol

L'époque des PTT, c'est fini.

Mes voisins, c'étaient des collègues. Même si on ne travaillait pas ensemble. Employée des télécoms, je suis arrivée aux Fauvettes en 1987. À cette époque, les habitants étaient soit des gens des PTT, soit de la mairie de L'Haÿ. On se rendait service entre voisins d'escaliers, et souvent ça finissait en apéro. Le fait qu'on soit collègues nous rapprochait. En étant tous fonctionnaires, on se rendait bien compte qu'on était de la même branche, pour ne pas dire de la même classe. On n'était pas pauvres, on a tous une retraite honnête aujourd'hui. Mais c'est surtout parce qu'on paie des petits loyers qu'on peut se permettre de se faire plaisir.

Je travaillais dans la branche comptabilité, au service des litiges. Le travail s'organisait en brigade, c'est-à-dire que j'étais soit du matin, soit de l'après-midi, et ça changeait tous les jours. Aux PTT, on faisait bien notre boulot, mais on avait quand même le temps de prendre des pauses et d'entretenir des relations humaines, on arrivait à se connaître. Ça n'a pas toujours été le cas là-bas. En 1997, j'ai pris un congé de fin de carrière puis ma retraite. À France Télécom, c'est devenu « marche ou crève » après la privatisation, d'après ce que m'ont dit mes anciens collègues.

Sans qu'on le sache forcément, on était plusieurs à faire le même trajet pour aller travailler à Massy, dans un énorme bâtiment en face de la gare. Une fois, j'ai mis une affichette sur ma voiture que je cherchais à vendre. Quelqu'un m'a appelée et lorsque je suis arrivée au rendez-vous, sur le parking de la résidence, je suis tombée sur Stéphane. Stéphane, mon collègue, c'était lui, l'acheteur ! On travaillait ensemble, mais on ne savait pas qu'on vivait au même endroit ! C'est fini tout ça. En face de la gare de Massy, il ne reste plus rien de nos bureaux.

Vers 2017, il a été question de réhabiliter les appartements, mais il fallait des logements vides pour nous loger en attendant les travaux. C'est quand les gens des PTT sont partis en retraite qu'il s'est trouvé des appartements vides. Un jour fin 2018, on nous a expliqué que la réhabilitation était pour bientôt.

Fin 2019, l'association Aurore a demandé à accueillir des migrants pour un hiver, dans les appartements vides. Finalement, avec le covid et tout ça, ça a duré plus longtemps, ils ont attendu la fin de l'année scolaire pour partir. Ça s'est très bien passé. Les enfants allaient à l'école du Jardin parisien, comme les autres. Certains locataires étaient gênés par la présence de familles un peu nombreuses, à cause des bruits de piétinement des enfants. Il faut dire que les apparts sont très sonores ici, on entend quand quelqu'un tire la chasse. Ils nous apportaient un peu d'exotisme avec leurs tenues. Des femmes qui portaient des boubous africains, et des tenues traditionnelles... elles nous mettaient de la couleur dans le quartier.

Je me souviens d'une dame, je ne sais plus d'où elle venait. Elle avait deux enfants et elle avait fait des études très poussées. On discutait un peu, elle traduisait ce qu'il fallait comprendre avec une tablette. À mon avis elle avait sa place à prendre dans notre société. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue, j'étais partie en Bretagne chez ma fille à ce moment-là. Puis les familles sont parties, et les travaux ont commencé.

Depuis, un certain mal-être s'est installé parmi les habitants. Tout le monde est dans l'expectative, on ne sait pas quand ni comment on va être relogés. D'un côté c'est normal, il y avait trop de travaux à faire

pour que ce soient seulement des aménagements. Là, je suis dans ce que j'appelle un «appartement-tiroir» : on te prend et on t'y met pour un temps. C'est pas confortable comme situation. Ça ne s'est pas fait avec le sourire, mais on n'avait pas le choix : on est locataires.

Le métro va arriver dans le quartier, c'est sûr que ça va être un plus. Après, au niveau du bruit et de tout ce que ça va nous apporter, on ne sait pas trop, et ça m'inquiète. Le marché est devenu un centre commercial bien trop cher, je n'y vais plus. On n'est pas dans une commune de gens très riches, à la base. Les gens qui vont s'installer ici, c'est sûr qu'ils ne paieront pas le même loyer que nous. Et de notre côté, on verra bien si les charges augmentent. Le temps a passé depuis que je suis arrivée, les choses se sont faites et défaites. J'aurais eu 20 ans de moins, j'aurais été très heureuse d'habiter dans du neuf. Mais là, j'aimais bien mon vieil appartement.

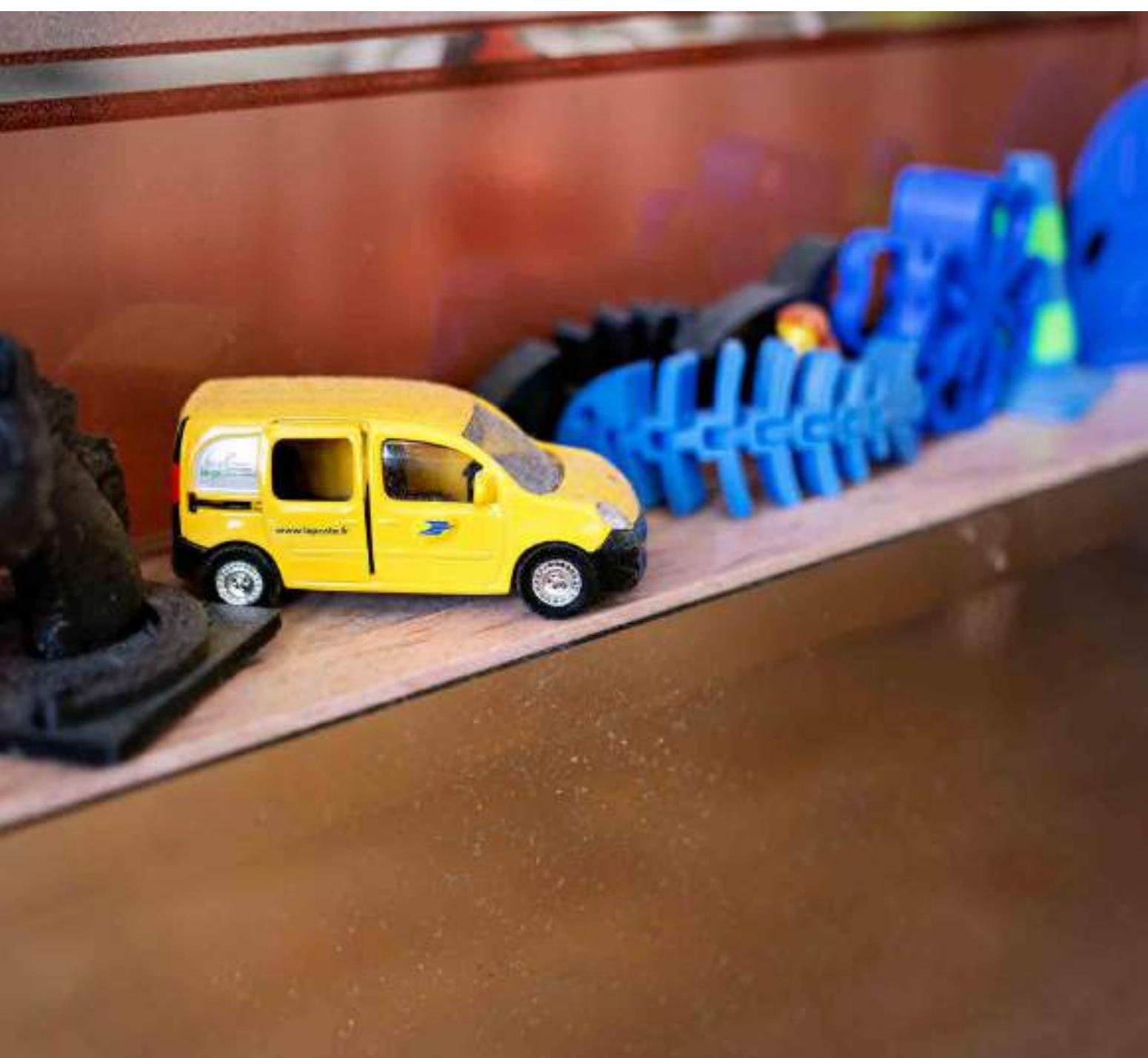
Janine Revol, 83 ans, retraitée





J'ai débuté à la Poste comme facteur à Saint-Étienne.

Jean Zayas







Chez Brigitte Blanchard

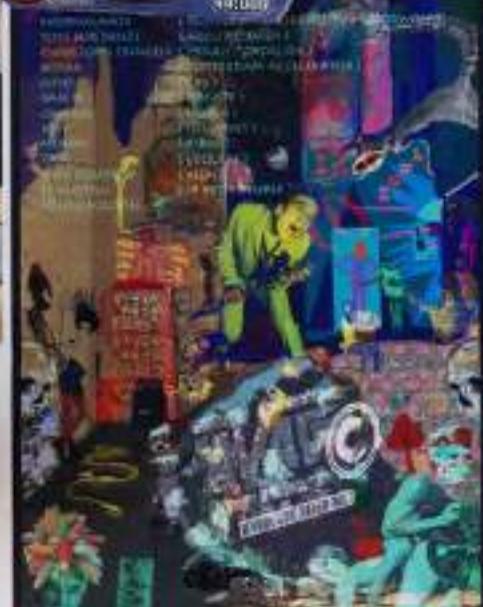




Chez Hélène Sanches Da Costa



DJ ABS
18COP



PARIS DANCE OI!



VEDLILLE

HTH



www.savethearctic.org



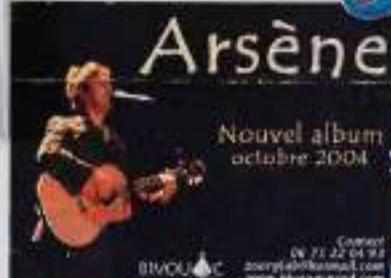
J IDO



kiri



OUT NOW



Nouvel album
octobre 2004

BIVOU

06 71 22 04 98
www.bivou.com







Je ne connaissais pas tout le monde, mais je me suis fait des amis.

Je viens d'à côté de Carcassonne, du village de Rustique, comme le fromage. Il est entouré de vignes, avec un joli château. Ma famille a toujours vécu en bas, et je n'ai que des amis sur L'Haÿ. Là-bas, je n'avais pas de boulot. On m'a dit: «*Pourquoi tu ne fais pas la Poste?*»; «*Pourquoi tu ne fais pas la SNCF?*» À force qu'on me gonfle, j'y suis allé.

Qu'est-ce que j'allais faire là-bas de toute façon ? Ma mère avait quelques vignes, pas grand-chose, on ne vit pas avec 2 hectares. Les exploitations sont plus grandes maintenant. J'ai grandi avec les cuves à vin dans la salle à manger. Donc je suis monté. Ma sœur a vendu sa maison, j'ai vendu la mienne. Je n'allais pas payer à la fois à Paris et en bas, en plus il y avait des travaux à faire. Je n'ai pas le permis, je n'ai pas pu le passer quand j'étais à l'armée, en Allemagne, ce n'est pas facile de descendre à Carcassonne. La dernière fois, c'était juste avant le Covid, j'y allais de temps en temps pour aider un peu ma mère. Il y a aussi ma sœur, mon neveu, ma nièce et mes petits neveux là-bas.

Quand je suis monté à Paris, j'avais 20 ans. J'ai bossé pendant 40 ans à la Poste. Comme facteur, puis on m'a gardé au bureau pendant les dix dernières années. J'ai d'abord vécu dans le 13^e et à Vitry. Quand j'ai eu des problèmes de santé, l'assistante sociale m'a fait une lettre costaude et c'est comme ça que j'ai eu ce logement aux Fauvettes. C'était vers mes 50 ans. Comme c'était un immeuble de la Poste, il y avait des collègues. Je ne connaissais pas tout le monde, mais je me suis fait des amis.

Je suis arrivé seul à la résidence. J'ai failli me marier une fois, il y a longtemps, mais ça n'a pas marché. Alors je me suis dit «laisse tomber» et je n'ai jamais réessayé. Ça ne m'intéresse pas. Comme on dit, une fois par mois pour l'hygiène et puis ça suffit.

Je n'aime pas trop discuter de ma vie, elle n'intéresse personne. Je ne suis pas comme Brigitte, déjà debout à 9h du matin en train de papoter avec les voisins. Si vous ne venez pas me parler, je reste dans mon coin. Après, si on vient vers moi, quand je donne, je donne. Je peux être gentil aussi! Mais comme on dit, il ne faut pas me chercher. Dans la résidence, il y a des gens qui vous regardent comme si vous sortiez d'une autre planète, quand vous dites bonjour. Ils ne répondent même pas. D'autres à qui on dit bonjour ça va, et c'est tout. Avec la fête des voisins, j'ai connu du monde, au fil des années. C'était toujours les mêmes, ils étaient sympas. Puis l'ancien gardien a supprimé la fête. Celui-là, il était un peu con. Un infirmier venait me voir tous les jours et avait besoin de se garer, mais il ne voulait pas me donner le pass pour le parking. À chaque fois, je devais m'amuser à descendre les escaliers pour lui ouvrir. Par contre, le nouveau gardien, il est comme ça! Il est cool, il fait du bon boulot. Correct, très gentil, il est venu me voir deux ou trois fois alors qu'il n'est pas obligé, juste pour prendre de mes nouvelles. Moi je n'avais pas de problème dans l'appart, donc pas de raison de l'embêter. Cette année, pour la fête des voisins, il a organisé un truc. C'était vachement sympa, il y avait à manger et à boire, des jeux pour les gamins. J'ai retrouvé les mêmes que d'habitude, les anciens surtout.

Il y a aussi mes voisines, une mère et sa fille, toujours là pour me rendre service. Au début, je connaissais la fille parce qu'elle travaillait dans la boulangerie à côté et qu'on avait sympathisé. Quand je m'étais fait opérer de la cataracte, je devais mettre des gouttes. Comme j'étais tout seul, j'en mettais plus sur la joue que dans l'œil. Elle venait tous les soirs me mettre les gouttes. Elle n'était pas obligée, c'était sympa. Pareil pour

la fois où je suis tombé et qu'elle a appelé les pompiers: elle n'était pas obligée.

Mon quotidien, c'est faire les courses et le ménage, marcher et faire le tour du quartier. Je n'aime pas lire alors je regarde un peu la télé, même s'il n'y a pas grand-chose. J'écoutais la radio, mais j'ai arrêté. Maintenant je fais des mots fléchés. Je vais aussi voir des amis au resto.

Je vais au club du troisième âge de L'Haÿ. On joue aux cartes, on fait quelques voyages, on partage des repas... On est allés dans quelques restaurants et on a goûté à plusieurs spécialités, dans les alentours du Val-de-Marne et même un peu plus loin. On est allé au Lido aussi, c'était la première fois pour moi. On a eu le champagne, les amuse-bouches, et à 8 heures du soir on était rentrés.

Quand j'étais en forme, j'ai vécu! Maroc, Thaïlande, Espagne, Italie, Grèce... J'avais 30 ans, on voyageait avec un club. J'avais déjà le diabète, mais ça ne m'empêchait pas. On allait à la plage, on faisait des excursions... Il fallait payer en plus, mais ça ne servait plus à rien de voyager si c'était pour ne rien voir et rester à l'hôtel.

Aujourd'hui, je suis à la clinique depuis cinq mois parce que je me suis cassé le col du fémur. Je ne sais pas combien de temps je vais rester, mais je sens que les fêtes, je vais les passer là. Pour l'instant je suis coincé dans le fauteuil roulant et je ne peux rien faire. D'habitude, je me déplaçais avec le déambulateur et ça ne me dérangeait pas. Je pense que je ne retournerai pas chez moi. Ça risque d'être trop compliqué maintenant, même si je ne vis qu'au premier. J'ai déjà fait la demande d'Ehpad dans mon autre chez moi, du côté de Carcassonne. Je vais faire le voyage dans l'autre sens.

Francis Herrera, 74 ans, retraité





Brigitte Blanchard

Ici, on a vécu comme en province.

Le 1^{er} aout 1991 dans mon appartement il y avait mes frères jumeaux, mon oncle, mon frère Jean-Jacques et ma sœur de Montreuil. On venait de finir mon déménagement et on s'est rendu compte que je n'avais pas de table. On a démonté une porte de placard qu'on a posé sur des tréteaux pour pouvoir diner dessus. Elle est restée là un moment cette table de fortune, comme un signe. C'était un peu le camping, mais je revenais de loin. Et ces 42 m² avaient une sacrée saveur, c'est tellement bien d'avoir un lit et d'être chauffée. Je me suis endormie tranquille et apaisée ce jour-là jusqu'à ce que l'ancienne armoire de ma fille que nous avions transformée en vaisselier et que mes frères avaient installée s'effondre dans la nuit! C'était mon unique meuble, une armoire blanche et rouge que mon dentiste de Caen m'avait offerte. Le ton était donné. Mon « rez-de-chaussée face de l'escalier 8 » serait un appartement « bohème ». Il n'a pas changé.

Quand je suis arrivée en région parisienne c'était l'urgence. Je sortais d'une longue période de galère. Je venais de passer trois ans au chômage, j'étais en fin de droits et l'ANPE voulait me radier. Il fallait que je réagisse. Je vivais à Caen avec le RMI. J'ai même été la première de la ville à le toucher, mais je voulais m'en sortir. On était en 1991, j'avais 36 ans et une fille de 11 ans. Pour 100 francs par mois, je louais un 80 m² dans un ghetto, ça ne m'allait pas.

Pour voir plus loin j'ai passé les concours de la Poste: trois fois celui de facteur et une fois celui de guichetièr. C'est le dernier que j'ai eu. Il y avait 1000 places j'étais 1003^e, j'ai été repêchée et ça a changé ma vie.

Au début j'habitais à Montrouge dans un grand foyer d'hébergement. On allait en formation à Cachan dans les locaux de

France Télécom. On devait être 300 au moins dans ce lieu, il y avait une ambiance d'enfer, des tournois de tarot endiablés et des soirées punch. Je me souviens de la grande terrasse sur le toit et de la salle de télé avec Canal Plus. Canal Plus c'était le luxe pour moi qui n'avait qu'une télé noir et blanc fonctionnant avec une fourchette en guise d'antenne. J'étais dans la chambre 303. Je cohabitais avec Chantal, une Caennaise, elle aussi. J'étais vraiment dans la déche alors elle partageait tout avec moi en attendant que je touche ma première paye. On s'est suivie avec Chantal. Elle aussi est à la retraite aujourd'hui. La seule ombre de ces mois bénis c'est que j'avais dû laisser ma fille Nadège à mes parents en Normandie parce que son père ne voulait pas la prendre et que les enfants étaient interdits dans le centre. Mars, avril, mai 1991, ça a été des beaux mois, une belle période. Je visitais Paris dont je ne connaissais que la tour Eiffel et l'Arc de Triomphe et je découvrais mon métier. À 36 ans il était temps ! À la fin de la formation j'ai été affectée en Île-de-France comme tous les postiers débutants, au bureau principal d'Antony. C'est ma tante qui m'avait conseillé Antony, elle y était prof de couture au lycée des fleurs.

Antony c'est un très gros bureau en face du RER, les gens s'y arrêtaient avant de prendre leur bus. On avait un client toutes les 3 minutes.

C'est à ce moment-là que j'ai pu chercher un logement. Ma fille m'a rejoints, on a même eu le droit de rester ensemble au foyer pendant le mois de juillet. On avait une chambre avec trois lits pour nous deux. L'appartement, je l'ai visité en juillet. J'avais pris une journée de congé. J'avais rendez-vous à 15h, mais je me suis perdue... Quand je suis arrivée avec près de trois heures de retard la concierge m'attendait sympa dans sa loge qui, à l'époque, était au bout du

bâtiment. J'ai repéré le fameux Leader Price, la pharmacie et le bureau de tabac : c'était parfait il y avait assez pour faire les courses. Il y avait aussi un fleuriste, un coiffeur et une mercerie, mais eux ont disparu. Il y avait surtout un bus direct pour Antony

À peine un mois plus tard je m'installais grâce à ma sœur qui s'était portée caution. L'appartement avait été refait avec du papier d'après. J'ai carrelé moi-même la salle de bain et repeint la chambre d'enfant en bleu. Nadège s'était empressée de coller des posters jusqu'au plafond. J'ai dépensé immédiatement mes 10 000 francs (à l'époque on disait un million) de la prime d'installation pour m'équiper. J'ai tout acheté neuf et c'est le livreur de Darty qui m'a aidé à monter la table qui a remplacé la porte posée sur des tréteaux de notre premier repas de famille.

Ici on a fait une vie de village.

Nadège a beaucoup pleuré au début. C'est sûr que ça la changeait de la Normandie. Un jour, ne sachant plus quoi faire, je l'ai emmenée au 4000 de la Courneuve parce que j'en avais entendu parler et que cette cité me faisait penser au livre *Les Petits Enfants du siècle* de Christiane Rochefort. Au retour on s'est dit qu'on n'était pas si mal quand même dans notre petit quartier, avec les arbres sur le parking et le chemin en terre pour aller à l'école !

En septembre Nadège a fait sa rentrée au collège, en 5^e. Les autres enfants allaient à l'école du Jardin parisien par le petit chemin qui partait du parking. Moi, je prenais le 286 devant la porte pour aller à la Poste. Le plus dur c'est quand j'embauchais sur la vacation du matin, je partais à 5h30. D'ailleurs mon travail à la Poste a failli s'arrêter bien vite. J'ai fait une énorme boulette. Un client est venu acheter 100 timbres et je lui ai donné

100 carnets. C'est Jacques, mon chef, qui est monté au créneau pour me sauver la mise. Jacques c'était Monsieur Matthieu, un grand chef qui gérait plusieurs sites et organisait des noëls au bureau avec des cadeaux pour les enfants. Trente ans plus tard, je me souviens encore de cet homme élégant qui connaissait les facteurs. Je lui dois une fière chandelle. On était une bonne équipe de collègues à la Poste. Jef, Marie-Pierre, Odile et moi on était la bande des Quatre. Ils sont toujours en photo dans ma chambre.

Je me souviens, on avait fêté mes quarante ans ensemble dans l'appartement. Ça faisait longtemps que je n'avais pas fait une grosse fête comme ça. On devait être une douzaine et on avait marché jusqu'au métropolis, la boite de nuit la plus proche pour finir la soirée.

Au quartier on a fait des connaissances. Pour la première fête des voisins, on a loué un barbecue et tous les enfants ont joué dans le jardin. Il y avait beaucoup d'enfants à l'époque ici. Peut-être 60 ou 80, maintenant ce n'est plus pareil. Le week-end parfois, Gaby la maman de notre voisin Michel nous emmenait aux jardins en voiture parce que moi je n'ai jamais passé le permis. À Caen, c'était pas nécessaire le permis, il y avait des bus. Il y avait même la télé dans les bus. Dans les années 80! Vous vous rendez compte. Nadège a rencontré des camarades au collège Chevreul. Je me souviens d'une rentrée où la petite Bouchra l'avait agressée. Le soir même cette gamine était venue frapper à la porte pour s'excuser. Aujourd'hui je la vois encore Bouchra, elle travaille à la crèche dans le quartier et ma fille a pris ma suite à la Poste.

Un village je vous dis!

La vie allait comme ça dans notre deux-pièces de 42 m². Nadège avait la chambre et moi j'ai déplié le clic-clac du salon pendant

15 ans. Puis quand ma fille est partie, j'ai récupéré la chambre. Ça fait plus de 15 ans maintenant qu'elle s'est envolée et quatre années que je suis à la retraite. Peu de choses ont changé à part les habitants. Si, quand je suis arrivée je payais 400 francs de loyer et aujourd'hui je paye 369 euros.

Mais pour le reste on vit toujours dans notre petite province parisienne. Quand on voit des volets fermés on demande à Ridha, le gardien, d'aller voir. Et il y va. On fait des courses pour les autres, on discute autour des tables installées dehors. On se connaît et, mon dieu, on a bien rigolé.

Mon voisin continue de me donner son *Courrier international* parce que j'aime le lire ce journal, mais il coûte cher avec une retraite de 900 euros. On vit ensemble. Moins qu'avant, mais on est quand même là les uns pour les autres. C'est peut-être pour ça qu'à la retraite je suis restée ici... Où serais-je allée de toute façon, on ne balaie pas 31 ans de vie comme ça?

Je participe aux activités de la « ferme » le centre social de Chevilly qui est à 20 minutes à pied d'ici. On y fait des soirées cuisine et parfois il y a des concerts. Depuis que j'ai résilié mon abonnement pour faire des économies je vais aussi à la médiathèque pour consulter Internet.

La seule chose qui me manque vraiment ici c'est la mer, car j'ai grandi à Cherbourg. Mais malgré tout je reste. Je continue à camper ici. D'ailleurs pour mon aménagement en 1991 le seul camion que j'avais trouvé pour transporter mes quelques affaires c'était un camping-car. Celui de mon frère musicien. Avec la porte transformée en table des premiers repas ça devait être un signe que c'est ici que j'allais camper, mais pour longtemps!

Brigitte Blanchard, 67 ans retraitée





Roland Dupuy & son fils Michel

Une vie aux Fauvettes.

Lorsque je suis arrivé dans cet immeuble, les voitures postales étaient encore vertes ! J'ai commencé à la Poste le 1^{er} avril 1960, j'étais chargeur à la gare d'Austerlitz.

Je travaillais au tri, on posait les sacs sur des chariots et on portait ça dans le train. Quand on faisait la nuit, parfois on me désignait pour monter dans le train jusqu'à Brives. On triait alors le courrier dans le train pendant le voyage.

Je suis resté deux ans à Austerlitz et j'ai fait une fiche de voeux.

J'ai demandé Villejuif, L'Haÿ-les-Roses, Bourg-la-Reine, Chevilly-Larue.

J'ai eu Chevilly et j'ai été affecté dans le petit bureau, juste au dehors de l'immeuble, à gauche au feu... Aujourd'hui, la Poste n'existe plus. Ces bureaux sont occupés par la police municipale.

Lorsque je suis arrivé dans cet immeuble, j'avais quatre ans et demi. Mon frère aîné et moi nous quittions le Gers pour venir à la ville.

À cette époque les escaliers étaient nommés par des lettres, pas par des numéros. Nous, nous étions au F.

Il n'y avait que sept ou huit familles qui n'étaient pas « postières ». Le percepteur qui avait le plus bel appartement, un quatre pièces, une sage-femme de la clinique de L'Haÿ-les-Roses qui habitait au 4^e étage et six autres familles. On était tous ou presque des enfants de postiers et il y avait au moins deux ou trois enfants par famille. On sautait par-dessus les troènes pour rentrer, il n'y avait pas de clôture à l'époque. C'était un royaume d'enfants. Papa nous trouvait dehors à jouer lorsqu'il rentrait du travail.

Ça voulait dire quelque chose postier en 1960. Par rapport aux gens de la campagne, on était quelqu'un, on était sorti de l'ornière !

Je viens d'Eauze dans le Gers, la capitale de l'Armagnac. J'habitais dans une vieille maison qui avait besoin de pas mal de réparations. La vie était simple. On soignait le bétail et après on se laissait vivre.

Mais mon père n'aimait pas ma femme. Il aurait voulu que j'en épouse une autre. Une qui était propriétaire. Après mon mariage, il m'a même proposé de divorcer. Il se serait occupé de mon aîné, disait-il. Si je m'étais marié avec cette fille, j'aurais été veuf en 1991...

Alors, à l'époque j'ai passé un petit concours et j'ai eu la chance de l'avoir. Ensuite, ça a été une autre vie.

Venir à Paris c'était une rébellion d'ailleurs, sorti de la campagne j'étais nul.

Nous voilà donc installés ici avec le chauffage central, côté confort on pouvait pas demander mieux. C'était plus que le luxe. On avait une baignoire sabot où on pouvait s'asseoir. On avait des toilettes. Des ustensiles inconnus. Mon fils aîné allait sans arrêt aux toilettes, il tirait sur la chaînette du réservoir pour contempler l'eau tomber. Il n'avait jamais vu ça ! Et moi je lui répétais « Gérard, l'eau tu sais pas ce que ça coûte ! »

ici ! Je ne sais pas comment ils se sont débrouillés, ils devaient être en cheville avec la Poste. Quoi qu'il en soit, ils ont chargé le premier dans les Landes, nos affaires dans le Gers étaient le deuxième chargement et ils ont fait une dernière escale à Limoges. Après Limoges, un des deux chauffeurs, celui qui conduisait, s'est endormi. Accident, incendie, le mobilier des trois familles parti en fumée. On s'est donc retrouvés en arrivant à faire de la récupération de vaisselle et, il y a quelque temps, en faisant un peu de ménage chez mes parents je suis retombé sur une des assiettes récupérées ce jour-là.

Plus tard, j'ai été muté au bureau des halles de Rungis. J'y allais en vélo. Je vivais dans ma bulle avec mon vélo. J'ai aussi fait du cyclotourisme, mais je n'arrivais pas à suivre. Le président du club me disait toujours de m'accrocher, mais il était né en 31 et moi en 27. J'ai toujours vécu dehors sur mon vélo ou dans le jardin que j'ai récupéré après la retraite.

Le boulot, j'ai raccroché à 62 ans, je ne pouvais pas aller plus loin. À la Poste ils m'ont accordé deux ans de plus en restant dans le bureau, mais je n'étais plus facteur j'ai fini manutentionnaire.

Mes collègues, eux, ils prenaient leur retraite à 55 ans, mais moi il fallait que je continue, car j'avais débuté à 33 ans en arrivant du Gers. J'étais en retard, comme au cyclotourisme.

Ici c'est ma jeunesse. J'y ai vécu de 1960 à 1977. Nous, on était « le Jardin parisien ». À 300 mètres, c'était « les Castors » avec trois immeubles peuplés uniquement par des gens de la RATP. Plus loin, il y avait le chantier de l'autoroute.

Mon premier souvenir ici c'est le jour du déménagement. On s'est retrouvés au sous-sol de l'escalier 2 pour récupérer un peu de vaisselle, car on n'avait rien. On est arrivés ici sans aucun mobilier pour une raison simple : un accident de la route.

Les déménageurs avaient organisé un convoi groupé de 3 locataires qui démenageaient au même endroit. Pas dans le même quartier non, dans le même immeuble,

On a vu les débuts de l'A6... Maintenant c'est l'autoroute la plus large d'Europe au niveau de L'Haÿ-Les-Roses justement. C'était un chantier énorme. Enfant, je faisais un détour en rentrant de l'école par «la maison aux deux tortues» pour les observer. On jouait dehors tout le temps. Certains, qui avaient plus de moyens, apportaient des jeux de société. Je me souviens aussi de cet hiver de mes 10 ou 11 ans. Avec les copains on avait construit un igloo à l'entrée de l'immeuble, au pied de l'acacia qui était tout petit à l'époque. Notre igloo, lui, était géant, on pouvait y entrer à 6 et on y tenait debout avec nos tailles d'enfants. Il y avait Serge, Daniel et les autres. C'est à l'intérieur que nous avons fêté l'Épiphanie cette année-là. Nous étions allés au Radar pour acheter les galettes et la caissière ne nous en avait fait payer qu'une sur deux.

Plus tard on a fait les 400 coups ensemble avec les autres enfants devenus ados puis majeurs. On a même fait entrer une Austin dans la cage d'escalier.

Mon frère lui n'appréciait pas trop l'école alors que moi je cumulais les prix d'excellence depuis l'école élémentaire. Du coup il a commencé à travailler à 17 ans dans la menuiserie.

Moi, j'allais au lycée dans le 13^e à Paris. Lui gagnait de l'argent, il avait le droit de sortir. Moi je faisais le mur pour suivre le mouvement. Papa ne s'en est jamais rendu compte. Mon frère Gérard et moi, on a quitté les Fauvettes le même jour de septembre 1977. Les parents se sont retrouvés à deux du jour au lendemain. C'était il y a 45 ans.

Il fallait que je sois idiot, car je ne suis jamais allé voir dans la chambre et je n'ai jamais su qu'il s'enfuyait par la fenêtre, Michel. J'étais dans ma bulle.

Après la retraite de la Poste, j'ai continué à travailler. J'ai d'abord livré du pain, mais il fallait sans cesse se presser, tout était minuté. J'ai eu des accrochages avec le véhicule, un accident aussi. Un jour, j'avais perdu un billet de 100 francs, je le cherchais dans toutes mes poches et je n'ai pas vu à temps une voiture à l'arrêt. Je me suis fait renvoyer.

Après j'ai distribué des journaux, des publicités pour la société Adrexxo. Au début ça devait être deux jours puis c'est devenu 4 jours par semaine.

Ma femme, Gabrielle, m'a aidait à préparer les paquets sur la grande table ronde. J'ai arrêté à cause de ma hernie. Ça pesait lourd, trop lourd et c'était mal payé. Mais le mieux avec la retraite c'était mes jardins. Le premier c'est Michel qui l'a demandé.

Les 6 premiers mois de sa retraite il était insupportable. Il ne l'avait pas préparée. Je lui ai trouvé un jardin à Chevilly grâce au maire, Guy Pettenati, c'était un ancien ouvrier métallurgiste que je suis allé voir pour que papa obtienne une petite parcelle. En fait, très vite, il n'avait pas un jardin, mais 2 puis 3 puis 4... Un par la mairie, un autre par un copain du vélo qui lui a présenté une dame trop vieille pour s'occuper du sien.

Il partait le matin et il faisait la tournée de ses jardins en vélo. Toujours en vélo. À L'Haÿ-les-Roses il a retrouvé son copain André, un ancien de la Poste, originaire d'Eauze lui aussi, qui habitait chez Toit & Joie, mais à Fontenay-aux-Roses. Ils avaient leurs deux jardins côté à côté. C'était un sacré fêtard, André.

Ici maintenant j'ai passé plus de temps comme retraité que comme postier.

Quand j'ai pris l'appartement, on devait le quitter à la retraite, mais ils ne l'ont pas exigé. Alors on est restés.

J'ai revendu ma voiture en 2015, c'était une Twingo de 1993, elle avait 30 000 kilomètres. C'est le coiffeur au coin de la rue qui me l'a rachetée.

Je continue à sortir. Presque tous les jours je fais le tour de l'immeuble. Je fais un peu de vélo d'appartement aussi.

Je me souviens de mon arrivée : j'étais content d'être là et d'avoir un emploi fixe. Mais aujourd'hui être obligé de changer d'escalier c'est un déménagement forcé!

Les autres ont accepté d'être déplacés alors j'étais obligé de suivre, d'aller à l'escalier 6. C'est dur.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'en chiale.

Roland & Michel Dupuy













Félicité Tonon

Le bon endroit pour élever seule un enfant.

Le matin, je commençais à 7h ou 7h30. Je déposais le gamin à 6h à la garderie. Parfois, je me bagarrais un peu pour commencer plus tard. Puis j'allais travailler à cinq minutes à vélo d'ici, à Infraplus – qui depuis a été racheté par Schneider Electric. Quand je terminais à 16h, je courais pour être à la sortie de l'école. Après, il y avait les courses et la cuisine. Avec tout ça, la journée, elle est bien remplie !

Quand je suis arrivée, c'était avec mon fils de 6 mois. Il y avait un calme que je n'avais jamais connu ailleurs. C'était le bon endroit pour élever seule un enfant. Comme je n'étais pas souvent à la maison, c'était important de pouvoir le laisser un peu parfois. Je n'avais pas peur qu'il aille à l'école tout seul, les voisins le connaissaient et le voyaient. Il n'y avait presque pas de route à faire, c'était juste à côté. Après l'école, il pouvait retrouver les autres de son âge sur le parking pour jouer au foot. Moi, je le surveillais depuis la fenêtre de ma cuisine. Je vérifiais qu'ils ne cassaient rien et qu'ils ne faisaient pas trop de bruit.

Parfois je le laissais à une voisine le matin ou le soir, quand je ne pouvais pas faire autrement. On se rend service entre voisins. Il y avait des familles avec des enfants du même âge. C'est déjà arrivé que je les invite pour manger. Quand je les croise à l'heure de manger je leur dis de venir, je suis africaine alors c'est normal pour moi.

J'ai vécu dans le quartier du stade, à L'Haÿ. Il est dans la même ville, mais ça n'a rien à voir. Là-bas, c'est des grandes tours, avec beaucoup de bruit et de saleté. L'ascenseur était tout le temps en panne et j'habitais au 8^e étage. Donc c'était difficile avec mes problèmes de santé – aujourd'hui invalide à plus de 80%, je me déplace avec une canne.

Seuls deux événements ont troublé la tranquillité du quartier. Une fois lorsque la voiture a brûlé, une autre quand un voisin a tué sa femme. Mais je n'étais pas vraiment tenue au courant. Je travaillais, donc je voyais ça de loin. Ah si, je me souviens d'un événement qui m'a beaucoup mise en colère, une fois lorsque j'étais partie au boulot. Mon fils rentrait de son stage quand la police l'a arrêté dans la rue. C'était deux jours avant ses 18 ans. Il n'avait pas sa carte d'identité sur lui alors ils l'ont suivi et sont entrés dans l'immeuble derrière lui. Alors qu'ils savaient que ce n'était pas celui qu'ils cherchaient! Je me suis fâchée quand je suis rentrée le lendemain. Je suis allée directement au commissariat demander des explications. Ils m'ont dit que c'était la BAC et que de toute façon ce n'était pas normal que mon fils soit dehors sans parents. Ça m'a énervée.

Jusqu'en 2008, c'était dans un deux-pièces qu'on vivait tous les deux. On a changé parce que c'était trop petit, on n'avait pas chacun notre chambre. Moi je dormais dans le salon. Et dormir sur le canapé et dans son lit, ce n'est pas pareil. Mais je ne voulais pas être relogée ailleurs: je n'ai pas de voiture et je voulais rester proche de mon travail. Un jour, la voisine m'a dit qu'elle allait déménager. J'avais déjà fait la demande à Toit & Joie des années avant, mais ça n'avancait pas. Alors je suis allée directement voir la mairie pour reprendre l'appartement, et on est maintenant dans ce trois-pièces.

Maintenant, ici c'est mon quartier. J'ai signé et je ne bouge plus, ils me feront bouger avec une grue! Je me suis attachée à la ville. Même si ça change, ça reste une bonne ville.

Félicité Tonon, 56 ans, salariée





Famille Pernot Bugeaud









Serge Agnès

Tout va changer ici.

Dans l'appartement il te manque tes parents... Il n'a pas beaucoup changé l'appartement depuis le décès.

D'ailleurs c'est encore «l'appartement des parents» même si c'est nous qui l'habitons. Quand la belle-mère est décédée, on a demandé à rester et Toit & Joie nous a donné son accord.

Moi j'ai repris la chambre des parents et mon frère Alain a gardé la chambre des enfants. À l'époque on avait une chambre pour nous quatre. On était deux garçons deux filles, mais depuis des années Alain et moi nous n'avons plus de nouvelles de nos sœurs. C'est la vie, faut faire avec.

Quand on a eu le droit de rester ici, on a refait le papier et la peinture. C'est tout.

En fait j'ai passé une bonne partie de ma vie ici. Je suis arrivé quand j'avais trois ans, je suis parti quand j'en avais 40 et je suis revenu à 46. Sur les 65 ans de ma vie j'en ai donc passé 56 entre les murs de cet immeuble, dans cet appartement de l'escalier 8.

Mon père travaillait à la Poste. Je sais plus dans quoi. Il n'était pas facteur. Mes parents étaient originaires de Normandie, ma mère d'Alençon, mon père d'Argentan. La Poste c'est comme ça qu'on est venus habiter là. La vie quoi!

Moi aussi j'ai voulu y entrer à la Poste, mais je n'ai jamais eu de réponse alors j'ai bossé trois ans dans une quincaillerie puis chez un concessionnaire Renault à Fresnes pendant 40 ans. Je m'occupais de la préparation des voitures neuves.

Enfant, j'étais à l'école de Jardin parisien puis au collège Chevreul, mais de l'école je n'ai pas beaucoup de souvenirs, à part Monsieur La Ferrière. C'était un petit bonhomme, un ancien joueur de rugby. Il ne fallait pas le chercher.

À l'époque il y avait plus d'enfants. Tous les habitants avaient des enfants. Nous on

était quatre, d'autres familles avaient trois enfants. C'était que des familles ici. Entre les gamins on faisait des matches de foot, des courses de vélo, des parties de gendarmes et de voleurs ou des chasses au trésor dans l'immeuble. C'était une aire de jeu.

En plus ce n'était pas fermé comme maintenant, il n'y avait pas des grilles tout autour de la résidence. Ils sont tous partis. Je vois encore Michel, le fils Dupuy qui vient rendre visite à son papa. Ça fait bizarre qu'il n'y ait presque plus d'enfants qui jouent dehors. C'est calme, mais c'est bizarre. De toute façon, faut faire avec.

Peut-être qu'après le chantier de la réhabilitation ils reviendront, les enfants.

Mon fils, il n'a jamais vraiment habité là. Il vient de temps en temps pour les vacances. Là il est en stage à Cachan où il fait de l'informatique donc il loge ici. La troisième génération dans le même appartement!

Le reste du temps, il est chez sa mère à Bobigny. C'est là-bas que je suis parti quand j'ai quitté L'Haÿ-les-Roses. Je ne m'y suis jamais vraiment plu à Bobigny, ça fait ville par rapport à ici. J'y suis allé quand j'ai rencontré ma copine, mais on s'est séparé parce qu'elle a eu peur d'attraper mon cancer... Alors je suis revenu ici en 2004 pour me soigner et m'occuper de la belle-mère qui était bien malade. Bobigny, j'y retourne juste pour aller à l'hôpital.

On est bien ici. C'est ce qu'on a dit aux dames qui s'occupaient du relogement. On se croirait un peu à la campagne. C'est calme. Avant il n'y avait que des champs autour.

Ce pavillon là, je l'ai vu construire et l'église plus loin aussi. Le quartier, c'était essentiellement de l'horticulture avant.

Enfants, parfois on s'aventurait dans les pépinières. On se faisait virer, on s'enfuyait

quand les gars arrivaient, mais bien sûr on ne cueillait rien, ça appartenait à des gens. On allait juste voir pour jouer.

On n'est plus des enfants, mais on s'entend bien entre nous.

Dès qu'il fait beau je suis dehors. On joue aux cartes avec Martine et Janine. Depuis que Ridha, le gardien, a récupéré les tables extérieures, on est bien, on s'installe dessus. Il va essayer de récupérer l'abri à vélo pour protéger une des tables, comme ça on pourra s'asseoir dehors même en hiver.

Le seul gros problème qui s'est passé ici c'est quand ils nous ont mis les réfugiés, les migrants dans des appartements inoccupés sans nous demander notre avis. Ils devaient rester 2 ou 3 mois, ils sont restés 3 ans. Les gosses couraient à minuit. José l'ancien gardien, il s'arrachait les cheveux avec eux. On leur donnait des boîtes de conserves pour les aider et on les retrouvait dans les poubelles, c'était pas bien. On n'était pas contents, mais on a fait avec, on n'avait pas le choix c'était un truc de l'État donc on ne pouvait rien faire. On a attendu. C'est dommage que ça se soit mal passé.

Maintenant ça fait trois ans qu'on attend les travaux. On ne sait pas trop ce qui va se passer même s'il y a eu beaucoup de réunions. Mais bon, ce n'est pas plus dur qu'autre chose. On fera avec là aussi.

Ils vont le détruire l'immeuble, morceau par morceau

Une moitié d'abord. Si j'ai bien compris ils vont faire 4 ou 5 bâtiments. Un pour les personnes âgées, 2 pour les gens modestes, un pour les étudiants et un à vendre. Ce sera plus luxueux. Ça va faire changer la mentalité des gens. La résidence en face aussi elle va être détruite. C'est bien, car c'était le coin du trafic. Ils vont faire des bâtiments plus petits avec des magasins dedans. Tout saute dans le quartier ! J'aimerais bien un

bon boucher, un supermarché pour ne pas courir à Carrefour en voiture, une bonne boulangerie aussi.

Il faut que ça se fasse progressivement pour que les habitants puissent s'habituer. Si ça se trouve, on va voir arriver dans le quartier des gens qui veulent tout à proximité. Si ça se trouve, on aura même plus besoin de prendre la voiture pour aller faire les courses.

Ça va être le deuxième Paris ici. Paris je n'y vais pas. Quand j'étais jeune j'aimais bien aller à Saint-Michel. On allait à la pizzeria et à Vincennes au champ de courses.

Malgré tous les changements et la nouvelle population qui va arriver avec la ligne 14 du métro, je pense qu'on pourra être tranquilles quand même. De toute façon, il faut que ça vive une ville. Il faut évoluer avec son temps. Même si je suis inquiet de la délinquance je suis pour le métro. Ce sera pratique pour ceux qui veulent aller à Orly prendre l'avion.

Tout va vraiment changer ici.

De toute façon, je crois qu'ils n'avaient pas le choix. L'immeuble est trop vieux, trop sonore, il y a trop d'humidité.

Le chantier de l'immeuble plus celui du métro ça va être la pagaille pour la circulation, mais on fera avec...

Je suis quelqu'un de positif. Je m'adapte, si j'étais fataliste je ne serais pas là aujourd'hui avec tous mes cancers. J'ai dû lutter.

Je sais que c'est nécessaire tous ces travaux.

Rénover ce n'était pas possible.

En plus ils vont nous mettre des arbres fruitiers, un coin pour le potager et il y aura aussi un terrain de boules. Enfin s'ils font ce qu'ils ont dit. En revanche j'aimerais bien qu'ils oublient la cuisine américaine et les toilettes dans la salle de bain...

Serge Agnès, 65 ans retraité





Michel Romet

Partir d'ici, mais pour aller où ?

Je ne suis pas un ours, mais je ne suis pas bavard. Je n'aime pas trop parler du passé. Je ne suis pas causant, je ne trouve pas les paroles. Dans la conversation je ne trouve pas à poursuivre. C'est pas que j'ai rien à dire, mais maintenant faut faire attention à ce qu'on dit. Autrefois j'inventais même des trucs pour ne pas sortir. J'aime pas être invité, mais je suis poli quand même ! Je me sens souvent comme un couillon dans la conversation. Sauf en Normandie chez ma sœur Jeannine. Là-bas je me sens chez moi. Je suis arrivé dans le quartier en 1953 comme ouvrier apprenti.

Je voulais voir Paris, quitter Verneuil-sur-Avre. J'avais presque 18 ans et mon parrain dirigeait une entreprise de peinture. Il m'a logé et embauché comme ouvrier après mon apprentissage. J'étais peintre, mais attention je faisais que les intérieurs.

C'est comme ça que je suis arrivé rue des Cyclamens, celle par laquelle aujourd'hui encore on rentre dans la résidence, qui à l'époque n'existait pas.

C'est dans le quartier que j'ai rencontré ma femme. Son père était pépiniériste. Ils vivaient à Chevilly-Larue, mais il avait ses champs ici. À l'époque, à part la fonderie reprise par les Américains, il n'y avait que des cultures maraîchères ou des pépinières. Il y avait aussi une briqueterie. Je me souviens que certains ouvriers dormaient sur place.

C'est entre ces quelques rues que nous avons loué notre premier studio comme on dirait aujourd'hui. À l'époque on disait un garni, un meublé d'une pièce sans eau avec madame Auvette la propriétaire qui habitait en dessous et chez qui on allait remplir des bassines. On y a été heureux là-dedans ma femme et moi !

On s'est mariés le 7 novembre 1959 et un an plus tard, le 16 novembre 1960, grâce à son emploi à la mairie, on a obtenu un

trois pièces, 3^e étage escalier 16, dans cet immeuble neuf que les PTT venaient de construire. On l'avait vu sortir de terre. C'était un chantier quand même ! Ça a bien duré 18 ou 20 mois cette construction.

Il y a donc 62 ans que nous sommes locataires dans cet immeuble, et presque 70 que j'habite dans ce pâté de maisons

Je me souviens de notre arrivée, à l'époque c'était le 105, rue de Bicêtre. La rue des Fauvettes n'existe pas encore, on appelait ça le fer à cheval du Jardin parisien. Nous sommes arrivés en 4 CV d'occasion, les parkings n'étaient pas encore terminés, mais ils n'étaient pas encore payants !

Nous n'avions rien, juste un petit réchaud, car nous venions d'un meublé. Il a fallu tout acheter.

On était parmi les premiers à s'installer. Les appartements étaient tout neufs avec sur les murs du papier gris, on était libres de faire ce qu'on voulait comme peinture. C'était ouvrier, ils ont construit ça pour les gars des Télécom et des PTT alors ça venait de partout... On a vu arriver des gens de Bretagne, du Gers, du Sud, de toutes les régions. Que des familles, il y avait des enfants partout. Très vite il y en a eu au moins 80. Maintenant des enfants il n'y en a presque plus.

Notre fille à nous était née avant notre aménagement, le gars, lui, il est né ici. On avait deux chambres, des waters, un couloir, une salle à manger, une cuisine et une salle de bain : ça faisait beaucoup ! On avait de l'espace, on était un peu perdus au début. Il y avait de la discipline dans l'immeuble. C'était une autre époque. Il fallait aller aux réunions rue Blomet ou se faire représenter sinon on avait une amende de 10 francs. Il y avait aussi un gars de Toit & Joie qui passait pour vérifier qu'on ne pendait pas de linge aux fenêtres, car c'était interdit. Il avait un sifflet et quand il soufflait

dedans on rentrait le linge. On recevait même des lettres qui nous expliquaient comment garer les voitures pour ne pas abîmer la pelouse alors que maintenant les tilleuls dégoulinent sur nos voitures... Là, j'ai dû acheter 3 bidons de produit à 8 euros chacun pour essayer de nettoyer ma carrosserie.

Une autre époque je vous dis.

Maintenant je trouve que c'est un peu le laisser-aller.

Toit & Joie c'était « quelqu'un » dans le temps. Les gosses n'avaient pas le droit de faire de vélo, c'était entretenu par les gardiens. On en a vu passer, le père Dupuis, la Bretonne avec ses deux enfants, Dominique, José et puis quelques autres, mais pas tant que ça en 60 ans. Au début c'étaient eux-mêmes qui tondaient les pelouses. Depuis un an il y en a un nouveau. Il est bien, mais faut pas trop le dire sinon il va s'arrêter.

Quand on est arrivés, les halles de Rungis n'étaient pas encore construites.

De cette époque il nous reste notre première quittance de loyer. Elle est rangée dans une chemise en carton rouge, 240 nouveaux francs de dépôt de garantie et 112 nouveaux francs de loyer. À l'époque quand on devenait locataire de Toit & Joie, il fallait aussi rentrer dans la coopérative. On avait acheté 3 parts pour 1000 francs. Elles portent les numéros 5558 à 5590 achetées le 2 novembre 1960. On a encore le reçu.

Pendant toutes ces années on a vécu normalement, ouvriers ! Ma femme à la mairie pendant 42 ans et moi dans la peinture puis les échafaudages. On n'a jamais voulu la grande vie. On avait ce qu'il fallait, on avait tout. Parfois on allait à la guinguette sur les bords de Marne. Je partais au travail à pied par le petit chemin en terre, le même que celui que prennent les enfants

de l'école du Jardin parisien, ou je prenais le bus plateforme, le 86.

Maintenant avec l'arrivée du métro on va être très bien desservis. Il y avait déjà beaucoup de bus. Bientôt, le quartier va être plus riche, ce sera Paris ici.

Mais moi je n'aime pas beaucoup le changement. J'ai du mal à m'y faire.

Autrefois la vie était plus compréhensible, on gagnait moins, mais on vivait mieux.

Avec les travaux de démolition de l'immeuble on est passés de l'escalier 16 à l'escalier 6. Et puis quand ce sera fini il faudra encore changer.

Le relogement pour les travaux il s'est fait à la va-vite je trouve.

Les travaux je ne m'y fais pas, le relogement je ne m'y fais pas.

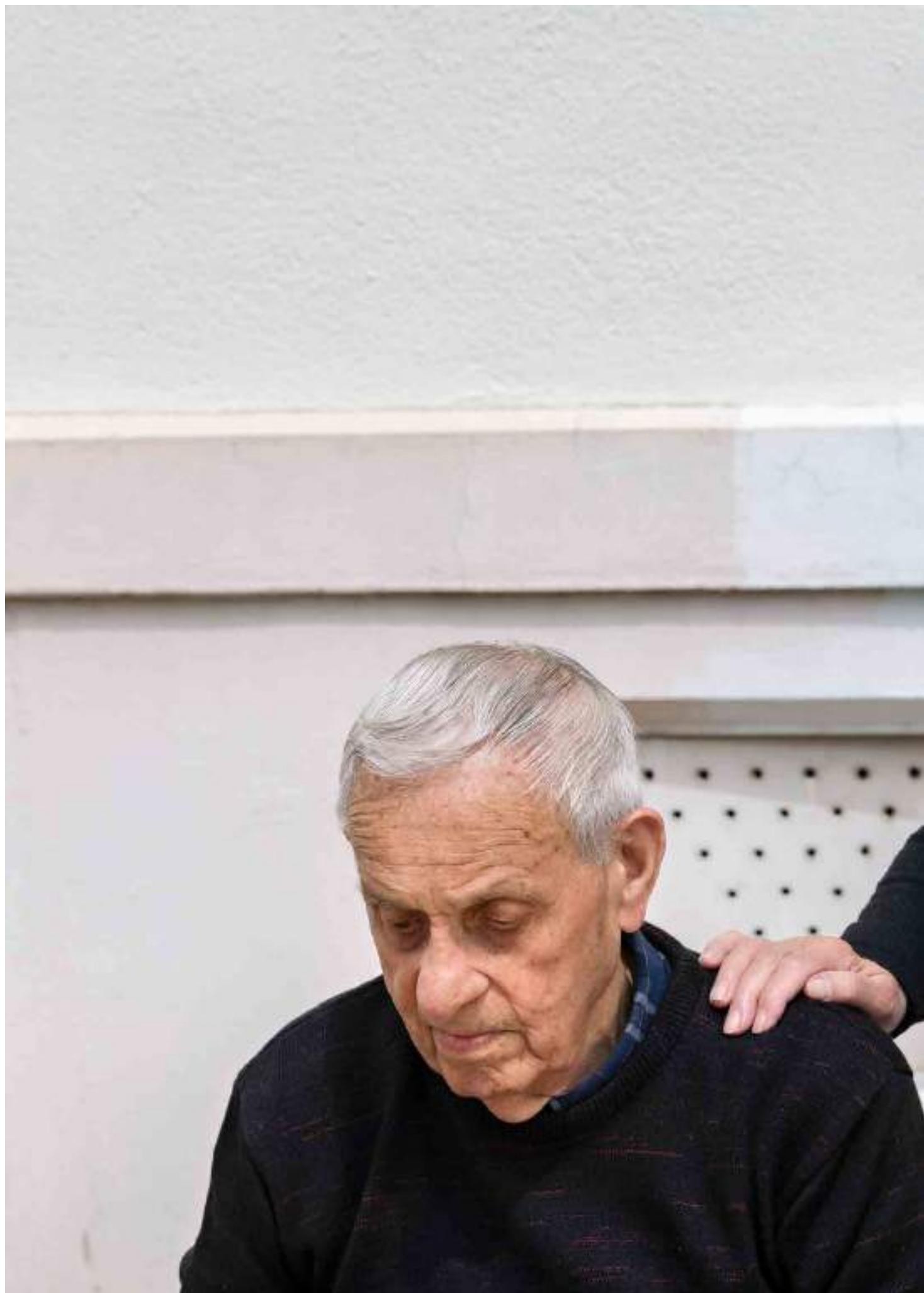
Mais une chose est sûre, on va rester là jusqu'au bout.

J'aime pas beaucoup le changement alors tant qu'à déménager autant rester au même endroit.

Partir d'ici ? Mais pour aller où ? J'aime pas bouger...

J'ai un frère, il a déménagé 14 fois. Vous imaginez, 14 fois ! Et moi je suis là depuis 62 ans, même si la rue a changé de nom et que l'immeuble va être démolie, je ne bougerai pas.

Michel Romet, 85 ans retraité









Martine Rôle

Les quartiers évoluent. Moi, pas trop.

Je retourne dans le Marais tous les ans, pour voir comment ça change. C'est le romantisme de ma jeunesse. J'ai grandi dans les rues du 4^e arrondissement. On passait d'un appartement à l'autre, toutes les cultures étaient rassemblées. J'ai mangé chez des Espagnols, des Marocains, des Juifs, des Italiens... C'était mon Paris, le Paris populaire. Mon père était douanier, donc toujours loin. Ma mère, je l'ai toujours connue mère de famille, c'était comme son métier.

À côté de la rue de Rivoli, il y avait une boucherie chevaline. Aujourd'hui, ils ont laissé la devanture, mais ils vendent des chaussettes de luxe. Vers la rue des Archives, à côté du restaurant où il y a eu un attentat contre les Juifs, il y avait un lavoir à l'époque. Ma mère m'emménageait laver son linge à la main, avec la planche en bois. Moi je jouais au bateau dans l'eau ou quelque chose comme ça. Dans la rue, on m'appelait Cléopâtre parce que j'avais de longs cheveux bruns. Avec mes copines on était des grandes vadrouilleuses, on se baladait partout. J'achetais des bonbons en allant à l'école, chez un marchand qui s'appelait « Le Petit Poucet ». C'est devenu un bar de nuit.

J'ai connu L'Haÿ en venant y habiter avec elle une première fois. On vivait au 14^e étage d'une grande tour. C'était la campagne à deux pas de Paris: des pépinières de tous les côtés, des champs partout... c'était le paradis. Des roses bien sûr, mais aussi des fraises, des haricots, des pommiers... Du temps des bonnes sœurs il y avait même une maison de redressement pas très loin, à Chevilly-Larue, ça choquait. Les bonnes sœurs vendaient les légumes de leur potager, c'est comme ça qu'elles vivaient. Beaucoup de terres appartenaient à l'Église. Une bonne partie des terrains a été vendue depuis.

Encore aujourd’hui, il y a la roseraie, toujours ultra-connue. Des Chinois viennent du bout du monde pour se faire prendre en photo dans leurs costumes de mariage. C'est aussi là que la rose noire a été créée. Une fierté locale. Tous les ans, il y avait le carnaval des lilas. Des chars défilaient, remplis de fleurs. La reine du carnaval paradait, tout en mauve sur son char. Elle jetait des branches de lilas dans les airs, c'était magnifique. Même quand j'habitais dans le 13^e, je venais spécialement pour ça !

Quand ma mère et moi on est reparties à Paris, dans le 13^e arrondissement, je venais souvent ici. Pour me balader, aller chercher des fleurs pour ma mère. Je les payais 2 francs à l'époque. Le 13^e aussi, ça a bien changé. Les quartiers évoluent beaucoup, mais moi, pas trop. C'est dans ces années-là que le grand bâtiment de l'usine Renault a été détruit, et que les Chinois se sont installés. Ils sont restés depuis.

Avant, j'étais dans la création de couture. Quand j'ai perdu mon travail, j'ai demandé s'il était possible d'avoir un logement social à L'Haÿ. C'est comme ça que je suis arrivée dans cet appartement, grâce au 1% patronal. Pendant des années, personne ne me connaissait, aux Fauvettes. Je partais tôt et je rentrais tard. Aujourd'hui, c'est différent, je profite de ma retraite pour boire des cafés avec les voisins, on s'installe sur les tables de pique-nique de la résidence.

Vingt jours après mon arrivée, en mai 1980, j'accouchais de ma fille. Elle a grandi dans ce F3. J'ai rapidement demandé au maire un boulot pour vivre avec mon bébé rose. J'ai d'abord fait quelque temps dans les cantines des écoles, puis j'ai suivi la formation de la police municipale, et j'ai passé le concours. C'est la paix que je suis venue chercher ici. Quand je vois que ça va bouger et devenir commercial, je me dis que c'est catastrophique.

Le marché est devenu tellement cher ! Avant, quand je le faisais j'en avais pour quatre heures. Je parlais aux collègues, aux commerçants... C'est devenu la « halle des saveurs », un marché permanent ouvert six jours sur sept. Y'a plus un chat. Les commerçants sont partis, remplacés par les nouveaux, le prix des emplacements a augmenté, le parking est devenu payant. C'est un marché de bobos comme à Antony que le maire veut. Mais les gens ne sont pas assez riches pour ça ! Je suis allée pendant plus de 40 ans dans ce marché. C'était un marché de l'amitié. La personne qui tenait la buvette, c'était la belle-mère de mon gendre. Donc c'était même plus qu'amical, c'était familial ! Les gens m'appelaient ma pépette, mon cœur, ils me faisaient manger des prunes, des olives... Il y avait un bazar dans lequel je négociais le coton et la laine pour faire du crochet. J'en achetais toutes les semaines, alors ils me faisaient un prix. C'était bien plus qu'un marché, les gens se battaient pour venir ! Il y avait tellement de monde qu'on ne pouvait pas circuler dans L'Haÿ.

Le métro apporte du monde et des problèmes. Moi, je voulais que la station soit installée à Chevilly-Larue. Si c'est pour que la délinquance arrive comme à Villejuif, c'est pas la peine. Quand le métro est arrivé là-bas, c'était génial au début. Le soir, je prenais le dernier métro et je marchais jusqu'à la maison avec ma fille. Mais des jeunes encapuchés trainaient partout autour. J'ai été agressée deux fois. Un jour le mec est arrivé vers moi, je lui ai cassé le parapluie sur la tête. Je suis quand même une ancienne flic hein ! Faut pas avoir peur, quand on est dans la police municipale.

Martine Rôle







Fatima Sadadou

Ouvrir une nouvelle page de ma vie, mais au même endroit.

En ce moment autour de la résidence ça détruit de tous les côtés. Sur la route de Bicêtre, les pavillons disparaissent les uns après les autres pour faire la place à des immeubles. Comme si tout le monde voulait venir habiter par ici!

Autour de nous la carte change. Lorsque je passe devant ces chantiers en voiture, je me dis souvent que ce sont des souvenirs de famille qui partent. Dans les maisons, les familles vivent plus longtemps en général donc elles abritent plus de souvenirs et sur plusieurs générations. Alors que dans les appartements on passe plus vite.

Il y a aussi la gare qui se construit en face de la résidence. J'ai vu le permis de construire un jour en allant me balader. C'était pendant des vacances, j'avais un peu de temps. À part ça on ne voit pas encore grand-chose. Des camions qui vont qui viennent. Pour l'instant c'est tout. Je me demande comment ils vont faire pour amener le métro jusqu'ici. C'est mon côté scientifique, je veux comprendre par où ils vont passer. Mais c'est sûr que cette gare c'est une porte de Paris en face de notre entrée. C'est le métro au pied de l'immeuble. En ce moment je dois prendre le 131 puis le tramway pour aller à ma formation à Paris. Quand la gare ouvrira, j'aurais fini ma formation mais ça servira plus tard. Surtout pour mes enfants. Aujourd'hui ils ont 8 ans et 6 ans et demi.

Nous aussi nous allons déménager. Mais sans bouger, sans changer d'adresse. Je continuerai à voir l'institut Gustave Roussy, où je suis infirmière, depuis ma fenêtre.

Ce n'est pas pour tout de suite. Quand je suis arrivée ici mon fils avait 10 mois et j'étais enceinte de ma fille... et déjà on parlait de la démolition du bâtiment. Autant vous dire qu'on a appris la patience, mais on s'y prépare quand même. Ce sera réel le jour où ils vont commencer à détruire.

J'ai besoin que ça commence vraiment pour m'y intéresser à ces travaux. Je ne vais pas me rajouter un souci. Même si je suis passée d'un service de nuit en hémato au bloc de jour, j'ai une vie en apnée. Je n'ai pas le temps de regarder vraiment.

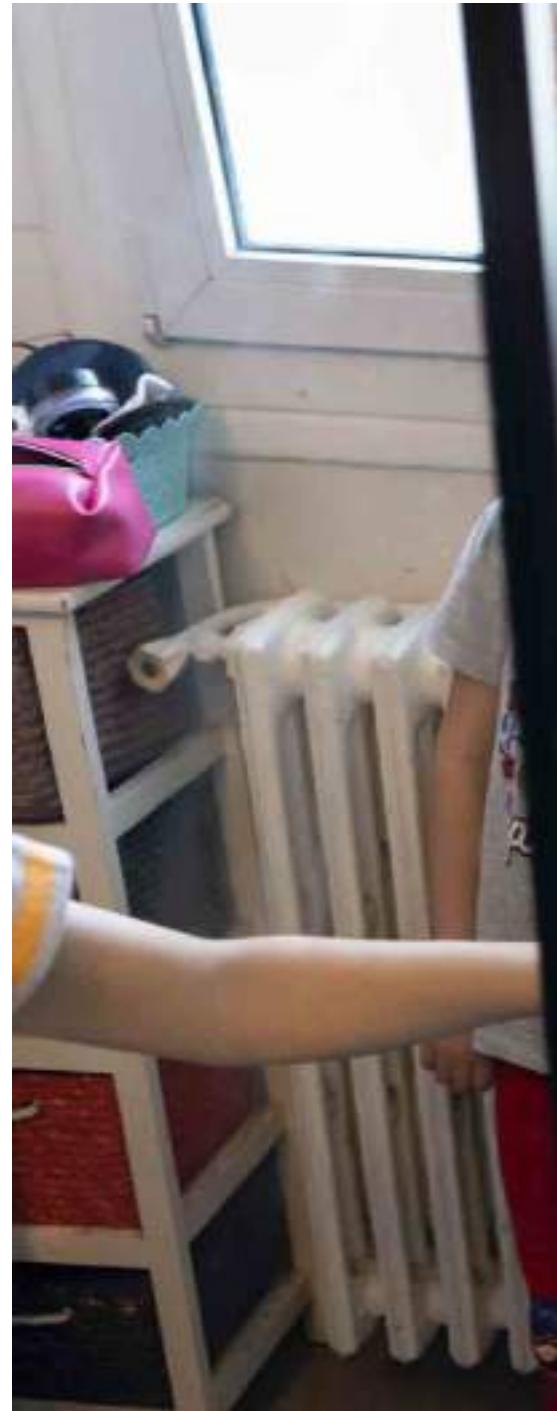
Le début de la démolition ce sera un signe. Là, on ne pourra plus aller en arrière. Ce sera un nouveau chapitre pour moi, mais pour toute la résidence aussi. On en parle avec les enfants.

J'ai déjà connu une démolition dans le quartier de mes parents à Choisy-le-Roi. C'était en 2012 et ils ont été relogés à côté. Nous on ne changera même pas d'adresse, mais on aura certainement des années de poussière. C'est la poussière qui m'inquiète le plus dans les travaux. Le bruit je m'en moque : je pars à 6 heures le matin donc il ne me dérangera pas, mais la poussière ça se met partout.

Évidemment je suis impatiente d'ouvrir cette nouvelle page. Je vois déjà une chambre pour moi. Pour l'instant ce sont les enfants qui ont les chambres. Ils ont hâte de déménager eux aussi. Ils voient bien que je dors dans le salon. Parfois mon fils me propose de me prêter sa chambre. Là j'ai un F3, j'espère que dans mon nouvel appartement j'aurai une belle pièce à vivre spacieuse, lumineuse, et une chambre pour chacun. Rien de bien original !

J'ai même demandé une terrasse et pas un balcon. Aujourd'hui on a un balcon et dès qu'il fait beau on y met un parasol et on mange dehors. On est heureux avec le soleil du soir. Vous imaginez avec une terrasse ! J'imagine aussi un ascenseur pour monter les courses et un parking en sous-sol pour ne pas déneiger ou dégeler la voiture quand je pars tôt le matin.

Je m'imagine au dernier étage avec personne au-dessus de moi pour ne pas entendre les bruits de pas ou celui de l'aspirateur.





En revanche j'espère qu'il n'y aura pas de cuisine ouverte. C'est pour ceux qui ne cuisinent pas. Moi je cuisine le poisson, le rouget par exemple. Ici tout est fait maison! En fait je vois un petit cocon à moi. Mais je ne veux pas trop imaginer pour ne pas être déçue. On verra bien de toute façon.

Une chose est sûre, je ne garderai rien de mon mobilier. Je changerai tout parce que je n'ai pas que des bons souvenirs dans cet appartement.

Je veux habiter chez moi et plus chez mon ex-mari. Avec le déménagement je repartirai de zéro. Quand on aura les clés on ira faire une razzia chez Confo ou chez But pour tout meubler d'un coup.

En ce moment je ne dépense plus pour ne pas dépenser pour rien.

Dès que j'aurai fini ma formation je commencerai à mettre de côté en prévision de ces grosses dépenses. Avec les délais du chantier j'aurai largement le temps d'économiser. Ce sera l'occasion de faire plaisir à mes enfants, de les laisser choisir leurs meubles, de faire la déco avec eux.

Ce que je ne veux pas garder je le donnerai. La destruction d'un bâtiment c'est quelque chose qui s'en va qui ne reviendra pas, mais c'est aussi du renouveau.

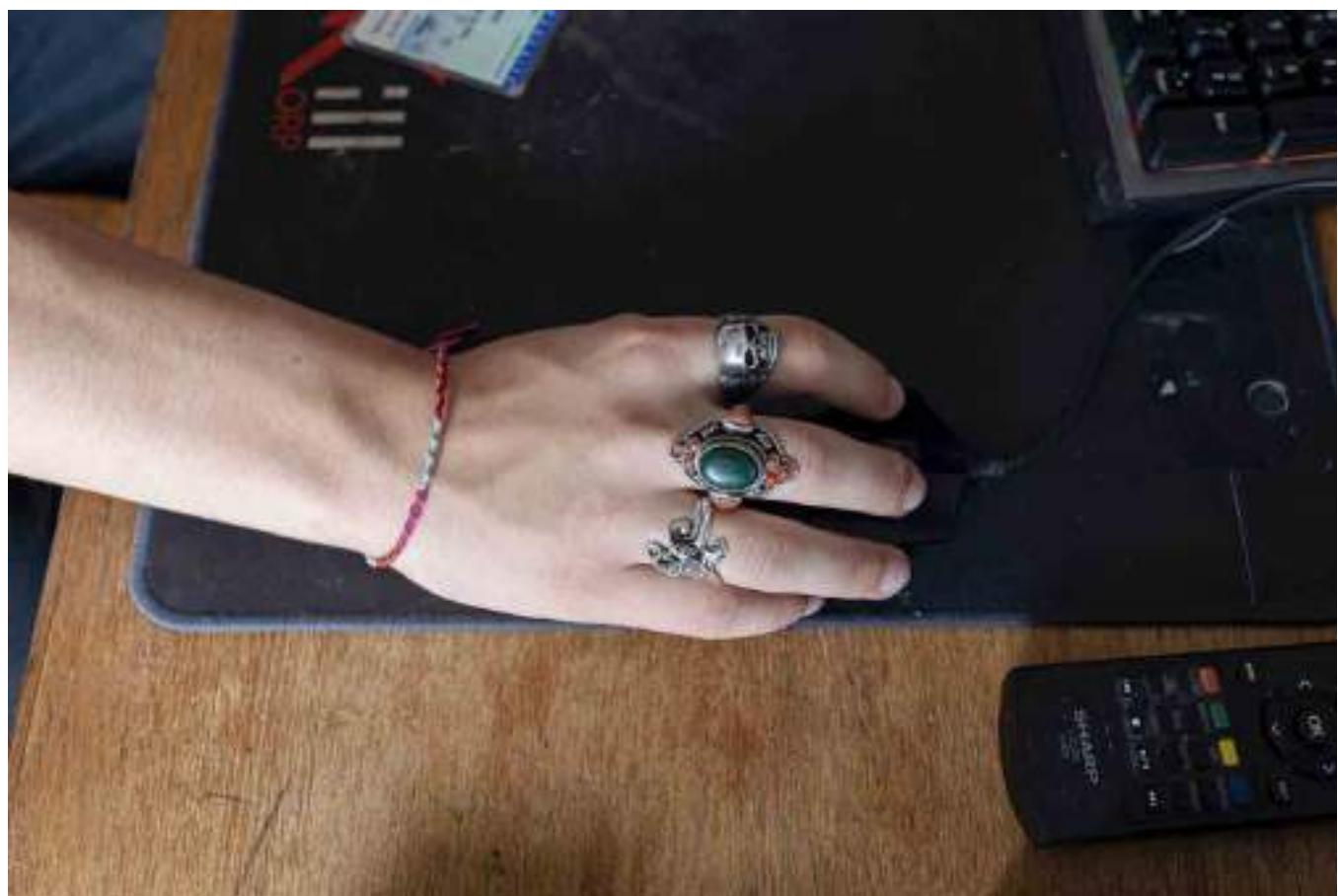
Ici il paraît qu'il y aura un bâtiment pour des étudiants. Ça va rajeunir l'immeuble! Le quartier sera bien vivant. On sera à 10 minutes de Paris et toujours proches de l'autoroute pour pouvoir bouger en voiture. De toute façon ici c'est chez moi. J'ai grandi à Choisy-le-Roi, je me suis mariée à Ville-juif, j'ai fait mes études ici. C'est comme mon cocon le 94.

J'aimerais bien y acheter mon logement. J'espère juste qu'avec l'élévation du niveau social les prix ne vont pas augmenter.



Fatima Sadadou





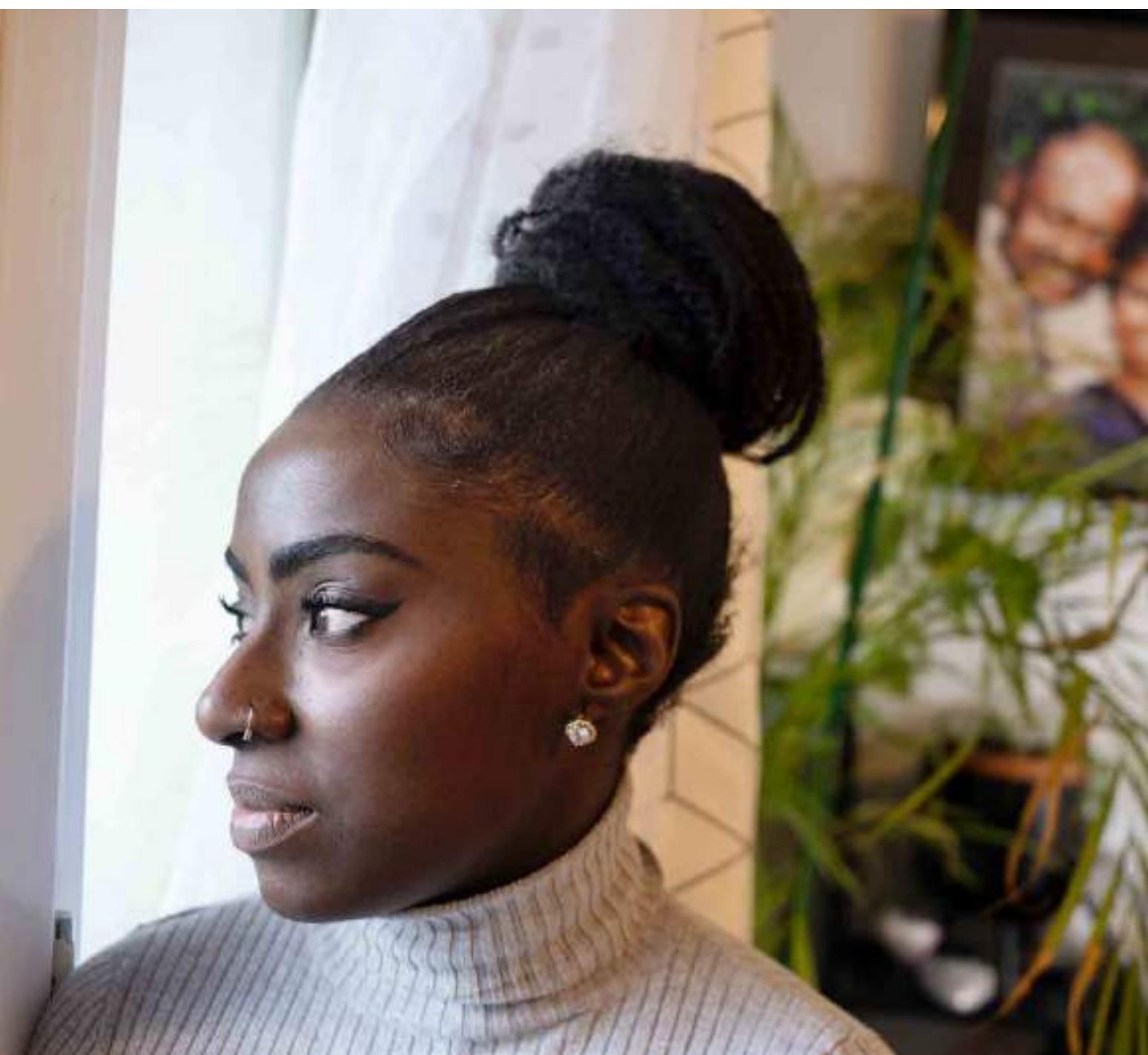


Janine Revol





Brigitte Blanchard





Hélène Sanches Da Costa

Bientôt nous serons en centre-ville.

J'ai grandi dans le quartier, mais de l'autre côté de la rue, dans l'une des tours de 9 étages qui est en face. De ma fenêtre je la vois encore, mais plus pour longtemps. Elle sera bientôt détruite comme beaucoup de bâtiments dans le quartier. Entre les travaux du métro, les rénovations d'immeubles et les constructions, tout est en train de changer ici. Ça a d'ailleurs déjà commencé, même si nous on attend. On voit des chantiers tout autour de nous.

Cet immeuble je m'y suis installée en 2013, mais je le fréquentais déjà quand j'étais enfant. On venait là, au calme du parking, pour faire du vélo ou des jeux. À l'époque ce n'était pas encore fermé donc on traversait la rue pour venir jouer sur le parking. On se faisait engueuler par les « petits vieux », comme on disait, quand on faisait du bruit. C'est là aussi qu'on venait pour des petits rendez-vous. C'était plus calme, plus « bucolique » que le quartier où j'ai grandi.

Jamais je n'aurais pensé que j'allais y habiter un jour. Et puis en décembre 2012 j'ai signé un bail et je me suis installée un mois plus tard. Ça m'a fait bizarre de revenir m'installer en face de l'immeuble où j'avais vécu 25 ans. Il faut dire que le loyer était beaucoup moins cher que ce que je payais à Villejuif. J'ai presque divisé par deux ce que je dépense pour nous loger les filles et moi.

Une chambre pour Souelly et Kerry, une pour moi, un salon, un couloir, une salle de bain et une cuisine où nous accrochons des magnets des pays que nous avons visités et... de ceux dans lesquels nous aimerions aller un jour. Il y a le Cap Vert bien sûr d'où nous sommes originaires et puis la Tunisie, la Grèce, l'Espagne, Marbella. Il y a aussi des dessins, des photos de nous.

C'est notre petite maison « Love, Kiss et amour » comme c'est affiché sur le mur de





la cuisine en lettres brillantes ! Ça va pour nous trois, c'est agréable, le quartier est agréable, on a des places pour se garer, les filles vont dans la même école que celle que j'ai fréquentée enfant, de l'autre côté de la rue de Bicêtre derrière le futur métro.

Les seules choses que je regrette c'est qu'il n'y ait pas de jeux dehors pour les enfants, qu'on n'ait pas d'ascenseur et surtout que les appartements soient très mal isolés pour le bruit. Mais avec la rénovation ça devrait s'arranger !

De toute façon tout change. Regarder le quartier c'est un peu comme observer un village qui est en train de devenir une ville. Le quartier va devenir plus moderne. Ça va devenir comme un vrai centre-ville !

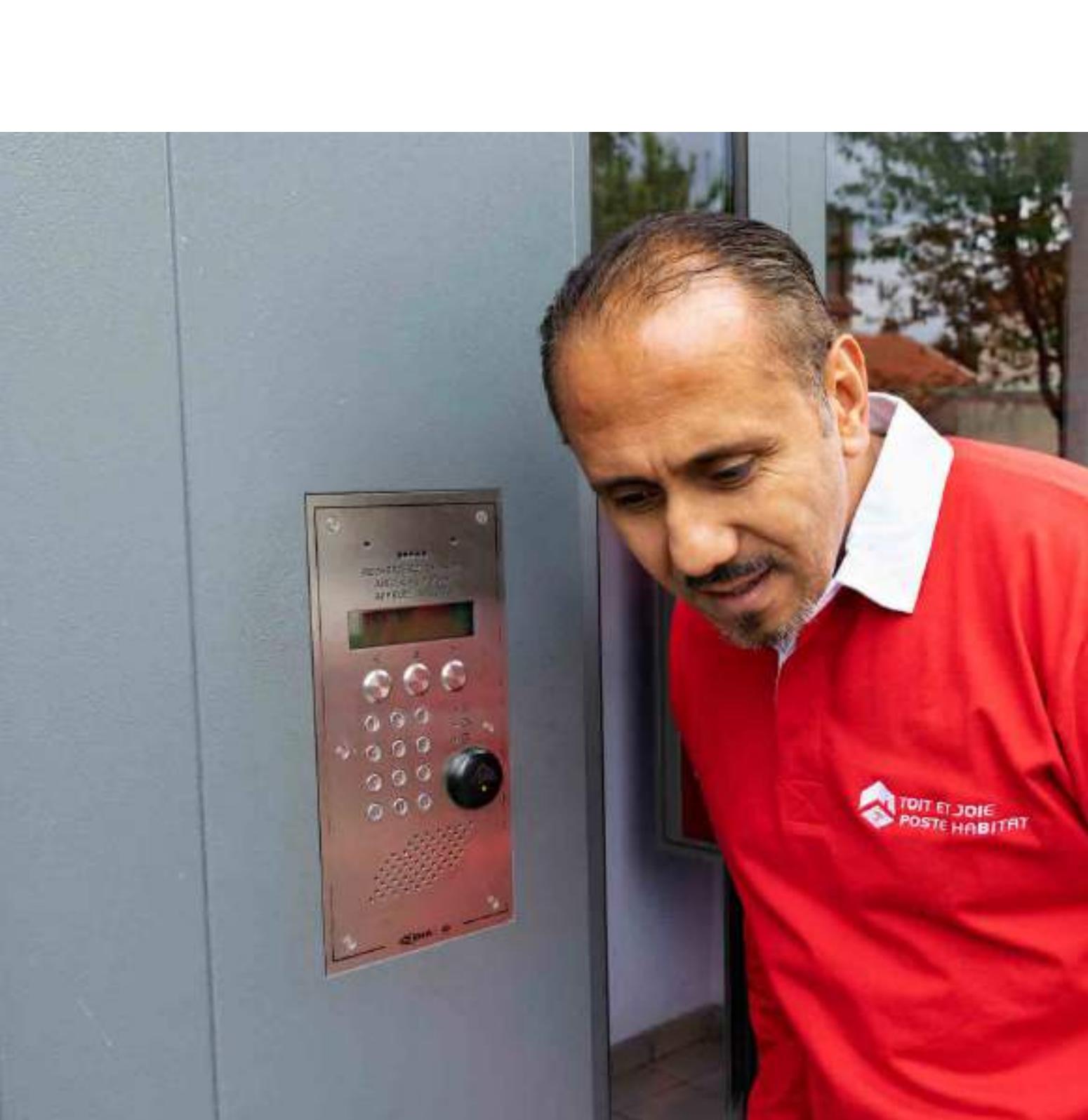
Bien sûr, les gens qui vont arriver seront certainement un peu plus riches, mais quand même moyens. Comme nous.

Tout va devenir plus vivant avec le métro. Il y aura de plus en plus de jeunes, ça va tout changer. Dans 5 ans ce sera que de la modernité avec des trucs d'énergie, des parkings souterrains. Ça va être bien, même s'il ne faudrait pas que ça devienne Paris ici. En fait ce qu'il ne faut pas changer c'est qu'on est en ville, mais une petite ville à la bonne échelle. Une ville comme il faut. Le changement c'est un bien à condition que les prix n'augmentent pas trop parce qu'un jour je voudrai acheter. Je vais faire un dossier pour l'accession à la propriété même si j'ai peur que ce soit trop cher pour moi. Mais malgré tout j'y pense... pouvoir aller travailler à l'hôpital en métro et être propriétaire, ce serait comme un rêve.

Hélène Sanches, 38 ans infirmière









Ridha Naouai

L'Hay, le dernier port où j'ai jeté l'ancre.

Dans ma vie, j'ai toujours touché à tout. Mon premier job c'était de la plongée sous-marine : j'étais pêcheur de corail. C'est le capitaine Cousteau à la télé qui m'a donné envie de faire ça. Je me souviens des après-midi sur France 2 : d'abord MacGyver, ensuite Cousteau. Pendant sept ans, j'ai vécu tout autour de la méditerranée. D'avril à novembre, je pêchais dans les profondeurs. L'hiver, je voyageais et je profitais de l'argent gagné.

Je viens de Bizerte, une petite ville méditerranéenne et touristique de Tunisie. Pour la connaître, il faut regarder le film *Le Grand Carnaval*, avec Philippe Noiret et Roger Hanin. Il est tourné là-bas. Dès 5 ans, mes frères m'ont jeté à l'eau et pas le choix, je devais apprendre à nager. Bizerte a été mon point de départ vers le Maroc, l'Algérie, l'Espagne, le sud de la France et de l'Italie... mais aussi dans les eaux internationales. Là, ça devient très profond. Au début, au large des côtes, j'allais à 30 ou 40 mètres, puis très vite j'atteignais les 80 mètres.

Tous les dix mètres, on a l'équivalent d'une tonne de pression sur tout le corps. Nos membres se compressent et rétrécissent, comme un ballon de baudruche qu'on dégonfle. On cueille le long des parois sous-marines, c'est un peu comme des montagnes immergées. Au-delà de 70 mètres, on risque l'ivresse des profondeurs : on remonte sans s'en rendre compte et là ça devient risqué. Certains meurent dans les profondeurs et on ne revoit jamais leur corps parce qu'il faudrait un sous-marin pour aller les chercher.

Pêcheur de corail, c'est le métier de plongeur le plus risqué. On est payés au kilo. Donc plus on descend, plus on est tentés de descendre encore. On vivait de port en port, comme dans la chanson de Jacques Brel. Partout où on allait, on était respectés. Le gratin des travailleurs de la mer, c'était

nous ! Les gens nous invitaient sur les yachts pour entendre nos histoires. On était entre hommes, on se comparait et on faisait les fiers. Un jour, je suis descendu à 120 mètres, et le soir j'étais au bar en train de le dire à tout le monde en payant ma tournée. C'était la belle époque... On était jeunes et on ne réfléchissait pas. On gagnait tellement d'argent qu'on n'y pensait pas. J'ai gardé deux ou trois amis de cette époque, les autres sont décédés dans des accidents de plongée.

Perdre des proches, ça m'a fait réfléchir. J'ai pris une année sabbatique : je suis retourné dans ma ville passer du temps avec mes proches et dépenser mon argent.

J'ai rencontré ma femme à Tabarka. Je travaillais dans cette station balnéaire en tant que moniteur de plongée. Je connaissais surtout les villes portuaires – Marseille, Nice, Toulon, et un peu Paris. En 2000, je me suis retrouvé en plein centre de la France, dans le Loiret : comme si tu mettais le capitaine Cousteau dans une pataugeoire. Mais c'était une nouvelle vie. Après un mois comme moniteur de plongée dans une piscine, je me suis mis en tête que je devais me projeter vers autre chose.

J'ai repensé à ce que je savais faire. Dans la plongée, on entretient nous-mêmes notre matériel. Dans ce métier tu ne fais confiance à personne pour le faire parce que le jour où tu as un problème, tu ne peux pas remettre la faute sur quelqu'un. Donc je connaissais un peu la physique, la mécanique de la bouteille et le bricolage sur le bateau. J'ai commencé à chercher autour de notre point de chute, et grâce à une copine de ma femme je suis devenu agent de maintenance à la chambre de commerce d'Orléans. Je remplaçais le gardien, il fallait s'occuper d'un peu tout. Changer les

chaises qui couinent et les ampoules, gérer la résidence des étudiants de l'école de commerce, s'occuper du foyer, des entrées et des sorties... C'est de ces années que vient le souvenir encadré aujourd'hui dans ma loge. C'est un t-shirt blanc où il est inscrit « Notre homme », signé par des collègues (surtout féminines !) le jour de mon départ.

En 2011, je suis passé à la chambre de commerce d'Évry, dans l'Essonne. C'était moins beau qu'Orléans. Évry, c'est gris, il n'y a rien à part des dalles. J'y suis retourné il n'y a pas longtemps, ils ont construit de nouvelles tours... Oh la la ! C'est encore plus moche. Chaque matin et chaque soir, je prenais la voiture 30 minutes et le RER 45 minutes, mais j'étais à un poste un peu au-dessus, je gérais aussi les travaux. J'y ai fait huit ans, comme à Orléans. Il faut croire que le 8 c'est mon chiffre.

Je me suis mis à tourner en rond. Je voyais ma vie stagner sans s'améliorer. Alors je me suis dit qu'il fallait que je bouge avant d'être considéré comme un senior. Dans la vie pro, on est considéré comme senior dès 45 ans, même avec un bon CV.

À Bellegarde dans le Loiret, il y a avait une fête des rosiers chaque année. En fait, je suis passé d'une ville de roses à une autre. Il faut croire que je suis nostalgique. Quand je suis tombé sur l'annonce de Toit & Joie, ils cherchaient quelqu'un pour gérer la résidence et les travaux. C'est ce qui me plait, le contact avec les gens et les entreprises. Il faut savoir que le poste du gardien qui fait juste le ménage, c'est fini. Et tant mieux ! On n'est plus juste concierge au bas de l'échelle, on est la charnière entre les locataires et le siège. Surtout que je suis arrivé dans un contexte un peu compliqué, juste après les premiers confinements et

juste avant le début des travaux. J'écoute les gens parler de leurs problèmes, je fais parfois un peu de social quand ils sont dans une situation compliquée et qu'ils ont besoin d'aide.

Ce qui m'a le plus marqué en arrivant à L'Haÿ, c'est qu'il y a une vie sociale autour de la résidence, mais aussi à l'intérieur. Pour les gens qui vivent ici, la résidence est comme une bulle. À l'extérieur, ils ont un comportement neutre, et dès qu'ils entrent ils se libèrent et se montrent plus gais.

Je passe du temps à fréquenter les anciens. Ils sont attachés à leur vie d'avant, et surtout à leur vie avant l'euro ! C'est souvent comme ça qu'ils comparent : l'époque du franc, et celle de l'euro. C'est vrai, plus on vieillit plus on voit que c'était mieux avant, mais je leur dis qu'il faut suivre le rythme de la vie. Nos discussions m'ont permis de franchir le pas et de les ramener chez moi. Les cafés et les croissants, ça démêle les langues et amène la confiance. Ça crée l'échange et ça facilite mon travail. S'il y a un changement brutal dans le comportement d'un locataire, je suis alerté et je peux lui proposer mon aide. À la table de la loge, j'ai vu des larmes. Petit à petit, ils voient que je suis proche d'eux et ils osent, certains sont devenus des adeptes. Ils savent que la loge est toujours ouverte, que je ne rentrerai pas dans leur vie privée s'ils ne le veulent pas.

Il y avait des voisins qui ne se connaissaient même pas, avant moi. Aujourd'hui, ils n'ont même plus besoin de moi pour se voir, ils s'invitent entre eux. Je suis fier d'avoir réussi à instaurer une vraie rupture avec l'ancien gardien. Quand je suis arrivé il y avait trop de vide et surtout trop d'interdictions ! Les enfants n'avaient même pas le droit de jouer, il n'y avait aucune

animation, pas de fête des voisins... Dès le début, j'ai essayé de changer tout ça. Quand j'ai installé les tables de pique-nique sur l'herbe, il y a eu bien des réticences et j'ai failli les enlever. Malgré ça j'ai insisté et tout le monde a fini par en profiter.

Mes collègues gardiens m'appellent « le bon Samaritain », ils me trouvent trop sympa. Je leur dis que c'est important de s'ouvrir aux résidents pour avoir leur confiance. Que ce soit ici ou dans un quartier dit chaud, je ne changerais pas ma manière de faire. Ailleurs, il y a des conflits entre les familles et les quartiers... Moi je veux créer du lien social et un esprit bon enfant.

Mon activité ici ne fait que commencer. Mon péché mignon, c'est de travailler avec les deux services : la gestion technique et la maîtrise d'ouvrage. Bientôt, les architectes, les électriciens, les plombiers, le maître d'œuvre, etc. arriveront. Moi, je superviserai tout ça. Je ferai le lien avec les locataires qui verront leur quartier changer.

Ridha, 49 ans, gardien superviseur





Jean Zayas

Je suis un villageois du Grand Paris.

La première fois que je suis venu ici pour visiter, j'ai tout de suite eu envie d'y habiter. Je ne voyais que du positif dans cette petite barre posée comme un minuscule morceau de ville au milieu des pavillons. Un jardin, peu d'étages et l'arrêt de bus en face de l'entrée. Le bus ça donne un côté campagne je trouve. Le mien de bus, c'est le 286, celui qui mène à Villejuif. De là je prenais le métro pour aller au travail jusqu'à Bobigny de l'autre côté de Paris, presque symétriquement, comme si on pliait l'Île-de-France en deux. Maintenant je n'y vais plus, je suis en télétravail et bientôt je poserai mes congés pour la dernière fois. Après je n'aurai plus besoin de le faire, le 1^{er} aout je pars à la retraite. Je vais enfin pouvoir profiter de Paris comme j'aime le faire : en touriste. Autrefois je rêvais d'habiter dans Paris, mais j'ai compris qu'en fait c'était parce que je voulais vivre là où je passe des bonnes vacances. Depuis j'ai compris le bonheur de L'Haÿ-les-Roses. Ici c'est un peu comme habiter à Cavaillon et Marseille en même temps. Cavaillon pour le calme et Marseille pour les activités. C'est dans le sud, à Cavaillon que j'ai commencé à travailler. À l'époque je n'étais pas encore à la Poste, je faisais de l'expédition de fruits. J'ai gardé un peu la nostalgie de cette ville où tous les immeubles sont bas où on voit au loin. Comme ici.

J'ai débuté à la Poste comme facteur à Saint-Étienne et aujourd'hui je suis chargé d'études et de projets. J'ai fait une carrière à la Poste. Je suis passé par Saint-Étienne Lyon et Vitry. Le pire c'était Vitry. J'étais au 14^e étage d'une tour gigantesque et minérale. Vitry c'est le souvenir de la solitude dans la multitude. On était tellement nombreux dans cet immeuble qu'on était tous tout seul.

En arrivant ici, j'ai ressenti comme une ressemblance avec une vie de village.

Je connais mes voisins de palier. Quand j'étais à l'escalier 14 je connaissais les gens du 14, maintenant je connais les gens de mon escalier, le 4, c'était le plus court déménagement de l'histoire ! Pas de temps perdu avant de se rendre efficace ! C'est comme le « haut de pied » dans les tournées. Le haut de pied, c'est la distance entre le départ du centre et le début de la tournée, le temps de préparation en quelque sorte. Dans ce déménagement je l'ai réduit au maximum !

Le 4 où je suis maintenant c'est le négatif du 14, l'exact inverse. C'est le même appartement, mais tout est à l'envers. Ce qui était à gauche est à droite et inversement, comme si on avait plié l'immeuble en deux et moi avec.

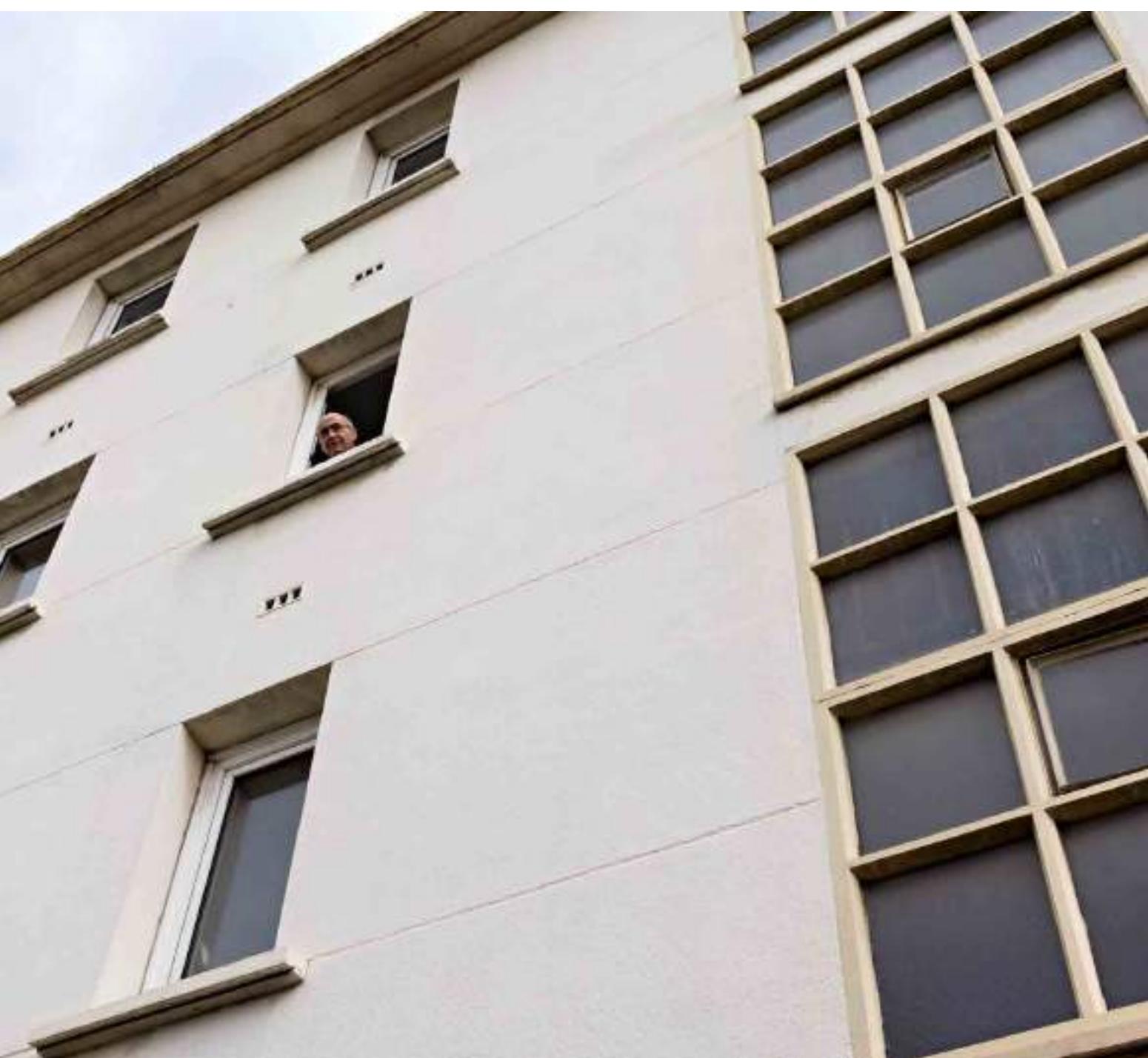
J'aime cet immeuble et la proximité qu'il procure. Le vieux monsieur Dupuy je l'ai vu passer du vélo, qu'il prenait pour aller à son jardin, au déambulateur, qu'il utilise aujourd'hui pour faire le tour de l'immeuble. On le voit presque tous les jours faire son tour à plus de 90 ans.

C'est à ça que je suis attaché. Un village près de la ville. Le projet de réhabilitation va faire revivre encore plus cet esprit. En fractionnant la barre en plusieurs bâtiments on va encore s'en rapprocher j'espère. Avec l'arrivée du métro, je me sentirai plus proche encore des loisirs de la ville. Je pourrai aller au théâtre au cinéma et rendre visite à mon fils. Cavaillon et Marseille vraiment réunies !

J'espère juste que je serai relogé comme je le souhaite. Parce qu'évidemment l'ombre qui plane au-dessus de notre village c'est la question du relogement après un chantier qui sera long, très long.



Jean Zayas



Stéphane Jaquone



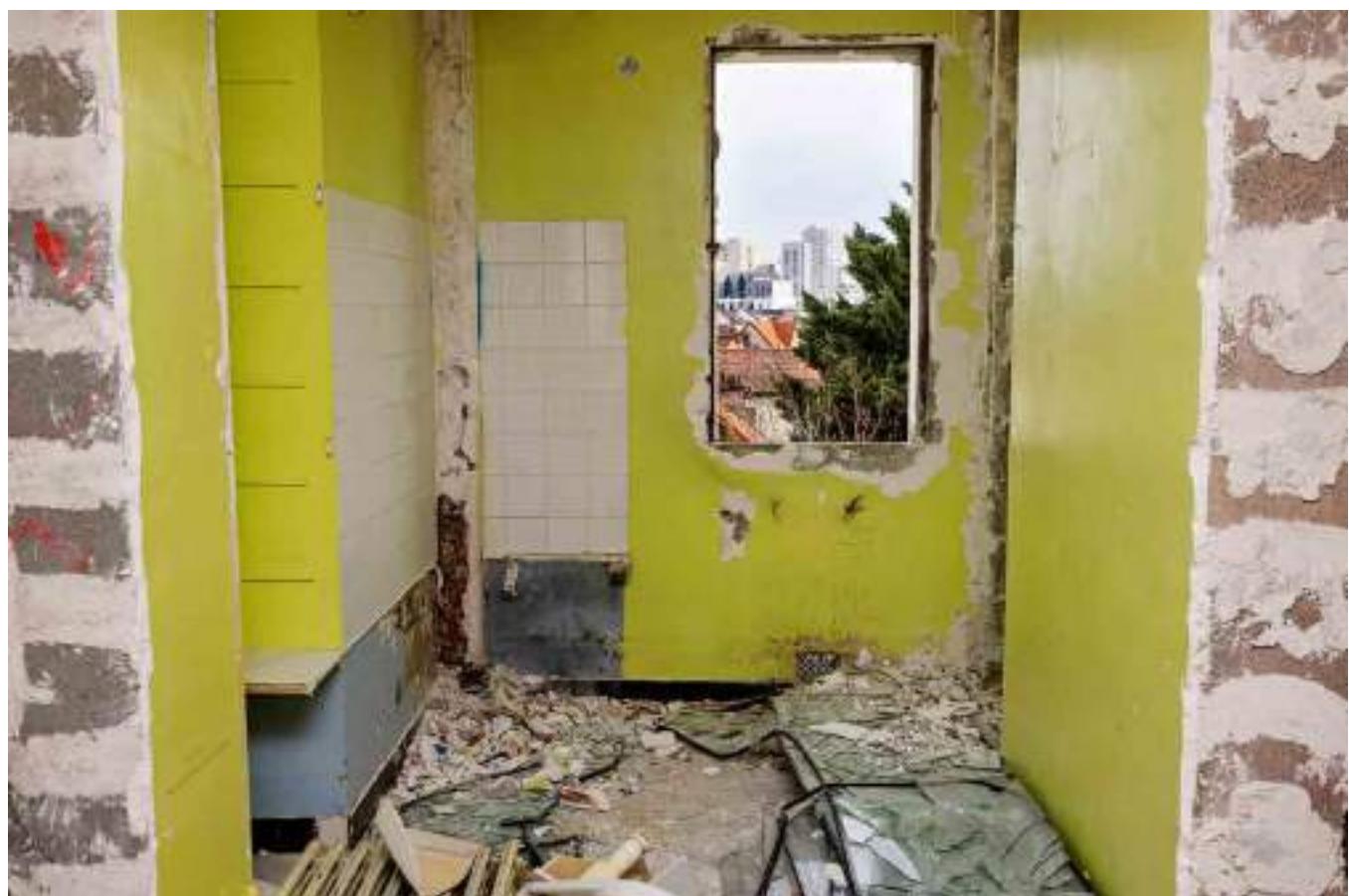






























J'irai habiter à un palier de toi

Avant, j'habitais à Caen. Avant d'entrer à la poste j'habitais Caen, dans un quartier soi-disant défavorisé. À Noël on s'était rapprochés d'un foyer du 3^e âge. Ils avaient tricoté des pulls à chaque enfant. Ils étaient venus au goûter de Noël. Le foyer du 3^e âge dans l'école maternelle. T'aurais vu la tête de ma fille. Elle l'a mis longtemps le pull tricoté, Nadège.

Maintenant j'habite ici.

Et je vais déménager. La résidence va être démolie. Il ressemblera à quoi ton prochain appartement ? Le mien, je le veux super épuré. Il sera en rez-de-chaussée, comme l'actuel, mais avec une cuisine ouverte. Je le veux lumineux, ouvert. Comme ça il sera accueillant. Avec des couleurs chaudes. Convivial.

Quand je dis épuré c'est que j'ai prévu de faire un gros ménage. Si je virais tout ce que j'ai à virer, c'est des sacs poubelles de 200 litres. On garde trop de choses. J'ai au moins 300 livres, je ne sais plus quoi en faire.

J'abandonnerai des livres.

J'abandonnerai une partie de mes vêtements.

J'abandonnerai ma table basse qui est trop grande.

J'abandonnerai mes trop gros meubles.

J'abandonnerai mes K7 vidéo.

Parce que là faut que je vide. Faut que je vire. Mais bon y'a du boulot avant. Faut que j'appelle un maximum de copains. Et ce tri je le ferai pièce par pièce. Ça va j'en ai que deux !

Mais les choses auxquelles je tiens je vais les garder. Par exemple j'ai une super malle en osier. Ça fait quarante ans que je l'ai. Je vais la garder.

J'abandonnerai pas non plus la K7 du spectacle des Blues Brothers. Avec ma voisine

de l'époque, la coiffeuse, on avait monté un spectacle et on l'avait filmé ! Ma fille Nadège y figure, elle a 13 ans dessus. Cette K7 je la garde, car je ne veux pas abandonner mes souvenirs.

J'y mettrai aussi des photos. De photos de mes parents et de mon compagnon.

Bientôt j'habiterai dans un appartement où il sera facile de circuler. C'est pour cela que je ne veux pas trop de meubles. Moi, je suis malvoyante. Je ne vois que d'un œil donc j'ai tendance à me cogner aux objets. Si je n'ai pas un appartement épuré, plus je vais vieillir plus je vais me cogner. Le minimum de meubles, le maximum d'espace.

Si tu viens chez moi, je pourrai te décrire les espaces, je t'indiquerai où t'asseoir.

Je pourrai te décrire les couleurs. Des couleurs chaudes.

Parce que même un aveugle sent les couleurs.

Si tu viens chez moi je te ferai à manger. Soit des bolognaises, soit du chili, soit du lapin, soit du poulet.

Mais la cuisine ne sera plus au gaz, plus au gaz de ville. Ce sera en vitrocéramique. C'est plus pratique.

Parce que même un aveugle sent la chaleur. Je veux éviter toutes les sources de risques. Et je prendrai une table escamotable. C'est pratique aussi.

La salle de bain ce sera une douche à l'italienne.

Plus de baignoire

Et je suis contre les séchoirs électriques. De chez moi, à travers les grandes baies, tu verras l'herbe, la nature.

Je m'assiérai dehors sur une chaise longue, car le parking aura disparu. Enterré !

Je serai en rez-de-jardin.

Ici, quand on se lève le matin on entend les oiseaux.

Dans le prochain appartement je garde le bruit des oiseaux le matin.

En région parisienne.

C'est excellent non ?

Et toi qui viendras habiter à un palier de moi, je ne connais pas encore ton nom. Ton nom c'est pas grave. Il faut faire avec tout le monde. Mais avec nos voisins il faudra être respectueux. On pourra se rencontrer à l'extérieur, mais il faudra respecter le chacun chez soi, respecter l'intimité des gens.

ET faut ramener les enfants dans la cité. C'est la vie.

Je rêve d'intergénérationnel.

Faut ramener les enfants.

C'est parce qu'on est vieux qu'on est cons et c'est pas parce qu'on est jeunes qu'on est con aussi.

Alors quel que soit ton âge, je t'invite.

Je t'invite à venir habiter à un palier de moi.

Brigitte Blanchard, 67 ans, retraitée







BIOGRAPHIES

Patrick Zachmann est né en 1955 à Choisy-le-Roi et vit à Paris. Photographe indépendant à ses débuts puis membre de Magnum depuis 1990, il se consacre à des essais photographiques au long cours, qui mettent à jour la complexité des communautés dont il questionne l'identité et la culture.

En 1982, il se plonge dans l'univers violent de la police et de la mafia à Naples, présenté dans son premier livre, *Madonna!* (1983). En 1984, il réalise un travail pédagogique et photographique dans les quartiers nord de Marseille auprès de jeunes issus de l'immigration.

À l'issue d'un projet personnel de sept ans sur l'identité juive, il publie en 1987 son deuxième livre, *Enquête d'identité. Un Juif à la recherche de sa mémoire*. En 1989, sa couverture des événements sur la place TIANANMEN à Pékin est largement publiée dans la presse internationale. L'ensemble de son travail est récompensé la même année par le Prix Niépce. Il poursuit ensuite pendant six ans une étude de la diaspora chinoise à travers le monde, qui engendre en 1995 la publication du livre *W. ou l'œil d'un long-nez*. Le livre *So long, China*, édité à l'occasion de l'exposition consacrée à son nouveau projet sur la Chine, reçoit le Prix Nadar 2016.

Intervenant à l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris et à l'École supérieure de photographie et des arts graphiques de Rome, Patrick Zachmann est aussi régulièrement missionné dans le cadre de grands projets : Marseille-2013, nouvelles fouilles de Pompéi en 2018-2019, reconstruction de la cathédrale de Notre-Dame de Paris... En 2021-2022, le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme lui consacre la première exposition monographique d'un photographe vivant, *Voyages de mémoire*.

Le travail de Patrick Zachmann est régulièrement publié dans la presse française et internationale. Il est représenté par la galerie Magnum (Paris) et la Clair Gallery (Munich).

Édouard Zambeaux est un journaliste indépendant, spécialiste des questions urbaines et sociales. Sensible aux sans-voix et aux jeunes des périphéries, après 15 années de presse écrite, il rejoint Radio France Internationale en 2002 et produit le magazine de société *Territoires de jeunesse* puis crée et anime l'émission d'investigation sociale *Microscopie*.

En 2005, il crée l'émission *Périphéries* sur France Inter, qu'il produira et animera pendant douze ans. En 2006, il initie et coordonne l'opération « Tous au poste » qui permettra à 300 ados de Seine-Saint-Denis de s'emparer de l'antenne de France Inter pendant une journée.

Il est l'auteur de l'enquête *En prison avec des ados, au cœur de l'école du vice* (éd. Denoël) et coauteur des documentaires *Des clés dans la poche* (TV) et *Un jour ça ira* (cinéma).

Il est aujourd'hui directeur éditorial de la Zone d'Expression Prioritaire (la ZEP), média associatif qu'il a fondé en 2015 avec le journaliste Emmanuel Vaillant.

À PROPOS



La ZEP (Zone d'Expression Prioritaire) est une association de journalistes qui accompagne les publics éloignés de l'écriture dans l'élaboration de récits personnels. Crée en 2015 par Emmanuel Vaillant et Édouard Zambeaux, cette structure intervient auprès des publics scolaires et des jeunes en général. Elle participe également à l'élaboration de projets de témoignages avec les bailleurs sociaux ou les acteurs de l'insertion.

L'association a publié deux livres aux éditions Les Petits Matins, en partenariat avec le Mouvement des Régies : *Moi Jeune* en 2021 et *Vies majuscules* en 2020. La ZEP publie de manière régulière les récits élaborés sur son site www.zep.media et dans les pages de médias partenaires tels que *Ouest France*, *Libération*, *Konbini*, *Urbania* ou le *Huff Post*.



La Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France met en œuvre sur son territoire les actions du ministère de la Culture. Les DRAC, placées sous l'autorité du préfet de région, interviennent dans l'ensemble des domaines des politiques culturelles. Elles favorisent la connaissance, la conservation et la valorisation du patrimoine, comme la promotion de l'architecture. Elles agissent pour le soutien à la création et à la diffusion artistiques dans toutes leurs composantes, ainsi que pour le développement du livre et de la lecture ainsi que la promotion de la langue française et des langues de France. Elles contribuent au développement de l'éducation artistique et culturelle tout au long de la vie, à la transmission des savoirs, à la promotion de la diversité culturelle et à l'élargissement des publics. Enfin, elles permettent le renforcement de l'économie de la culture et des industries culturelles. Elles déploient ces politiques en veillant à s'adresser à tous les territoires et à tous leurs habitants. C'est dans ce cadre que la DRAC Île-de-France cofinance, avec des bailleurs sociaux, des projets artistiques et culturels associant étroitement des résidents, des artistes et des professionnels du secteur culturel.

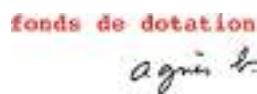


La Société du Grand Paris est un établissement public créé par l'État dont la mission est de piloter le déploiement et le financement du Grand Paris Express. Futur métro du Grand Paris, avec 200 kilomètres de réseau, le Grand Paris Express prévoit la création de quatre nouvelles lignes autour de Paris, le prolongement de la ligne 14, la construction de 68 gares et l'aménagement de nouveaux quartiers autour de ces futurs pôles urbains.

La Société du Grand Paris porte une programmation artistique et culturelle qui se déploie du temps des chantiers à la mise en service complète du nouveau métro. Elle déploie ainsi des projets qui mettent en avant la richesse des initiatives dans les territoires du Grand Paris et leur mise en réseau. En dialogue avec des lieux et acteurs culturels du territoire, ce programme pluridisciplinaire revêt aujourd'hui plusieurs formes : organisation de fêtes de chantiers ouvertes à tous, commandes d'œuvres originales intégrées à l'architecture de chacune des gares, résidences de jeunes artistes et collectifs sur les chantiers, expositions ou encore appels à projets.



La Fondation d'entreprise La Poste favorise le développement humain et la proximité à travers l'écriture, pour tous, sur tout le territoire et sous toutes ses formes. Elle s'engage en faveur de ceux qui sont exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite. Elle favorise l'écriture vivante en dotant six prix qui la récompensent, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique. Enfin, mécène de l'écriture épistolaire, elle soutient l'édition de correspondances et les manifestations qui les mettent en valeur. Elle offre un espace de découverte de la culture épistolaire élargie avec sa revue *FloriLettres*, en consultation sur le site Internet de la Fondation www.fondationlaposte.org.



Le fonds de dotation agnès b. fut créé en 2009 pour structurer les actions de mécénat, partenariat et philanthropie menées par agnès b. depuis près de 40 ans.



La société ANGEVIN est un Groupe familial de construction du bâtiment. Spécialisées dans le gros œuvre et l'entreprise générale, les différentes filiales du Groupe sont implantées dans le Grand Ouest et l'Île de France. Autour de valeurs fortes, portées par la famille Angevin et l'ensemble des collaborateurs, les équipes se déploient autour de différents domaines d'activités tels que l'industrie et les surfaces commerciales, les ouvrages fonctionnels et tertiaires, le génie civil hydraulique, les ouvrages d'art et l'habitat.

REMERCIEMENTS

La publication de ce livre a été rendue possible grâce à l'implication sans faille de Patrick Zachmann et d'Édouard Zambeaux ainsi que de toute l'équipe de la ZEP, notamment Paul Ricaud.

Karen Jonsson, de l'agence Magnum Photos, a apporté également une aide précieuse durant toutes les étapes du projet. Merci aussi à Fabienne Pavia et Dominique Herbert, des éditions Le Bec en l'air, pour leurs conseils avisés et leur talent.

Nos remerciements vont bien sûr au personnel de Toit et Joie – Poste Habitat, qui a œuvré pour ce projet; notamment Ridha Naouali, gardien superviseur de la résidence, Sylvain Adjahossi, chef du projet de démolition-reconstruction, mais aussi Delphine Tallet, Audrey Bonfils et Sébastien Oliveira.

Les directeurs de la Maîtrise d'ouvrage, du Patrimoine et de la politique de la ville, de la Gestion locative, de la Communication et du Pôle social ont apporté leur expertise et leurs conseils durant tout le projet. Merci à : Olivier Mons, Leïla Sekkaki, David Camoes et Maxime Bron, Sandrine Durand et Virginie Guerraud, Mélody Tonolli et Dominique Macchi.

Nous remercions aussi toute l'équipe culturelle de Toit et Joie – Poste Habitat qui a orchestré ce projet : Patricia Guérin, directrice de la culture, Cécilia Girard, responsable des actions culturelles et des partenariats, et Léonie Servanin, coordinatrice culturelle.

Merci également pour sa confiance et son soutien à Michèle Attar, ancienne Directrice Générale de Toit et Joie – Poste Habitat et à Sylvie Vandenberghe, qui lui a succédé.

Enfin, nous remercions chaleureusement pour leur collaboration et leur gentillesse tous les locataires de la résidence des Fauvettes et en particulier les participants au projet. Ils ont ouvert leur porte et leur cœur avec générosité et une grande sincérité.



Ils ont soutenu ce projet :

la DRAC Île-de-France, la Société du Grand Paris, la Fondation La Poste, la Ville de L'Haÿ-les-Roses, le fonds de dotation agnès b. et le Groupe ANGEVIN



fonds de dotation
agnès b.



édition et prépresse le bec en l'air, Marseille
impression Sepec, Péronnas, France

En 1957, les premiers habitants des Fauvettes s'installent dans une barre de logement neuve, la première réalisation de Toit et Joie, destinée à accueillir les familles de postiers venus travailler en région parisienne.



Soixante-cinq ans plus tard, l'arrivée du métro du Grand Paris Express mettra le quartier à 15 minutes de la gare de Lyon. Les bâtiments d'origine, qui ne répondent plus aux critères de confort et d'isolation actuels, feront place à de nouvelles constructions où les occupants relogés poursuivront leur vie aux Fauvettes.

